

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 50.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 28 DECEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Un mot, par Georges E. Desbarats.—Notre journal.—Funérailles de l'hon. René-Edouard Caron, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.—Bibliographie: Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite).—Nouvelles générales.—Faits Divers.—Le Jeu de Dames.—Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite et fin).—Législature Provinciale.—Littérature canadienne.—Le Roi des Etudiants, par Vincetas-Eugène Dick (suite et fin).—A propos d'un volume, par Philéas Huot.—La Vitrine de MM. Thibault, Lanthier et Cie.—Enigmes, charades, etc.

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras; Funérailles du Lieutenant-Gouverneur Caron; La chapelle ardente à Spencer-Wood; Le catafalque et le sanctuaire, dans la Basilique; La procession passant devant l'hôtel-de-ville; Echantillons de fourrures exposées à Philadelphie par MM. Thibault, Lanthier et Cie., Montréal.

UN MOT

La Compagnie de lithographie Burland-Desbarats a jugé à propos de nous retirer la rédaction et l'administration de *L'Opinion Publique*. Nous avons fait tous nos efforts, limités que nous étions par les circonstances, pour intéresser nos lecteurs et grossir la caisse. Nous laissons le journal dans un état plus prospère que nous ne l'avons reçu au commencement de cette année, et nous souhaitons que le succès de *L'Opinion Publique* aille toujours en croissant.

Nous nous dégageons formellement de toute responsabilité dans la conduite du journal dès ce moment.

A nos collaborateurs, nos abonnés, nos agents, nos amis, nous offrons nos remerciements sincères; nous les prions d'accepter nos meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an, et nous leur disons adieu.

GEORGES E. DESBARATS.

NOTRE JOURNAL

L'Opinion Publique vient de traverser une nouvelle année. Elle arrive au terme de cette étape pour présenter ses souhaits à ses fidèles lecteurs. Comme la nouvelle année, elle se présente les mains pleines de promesses, avec cette différence qu'elle tiendra ce qu'elle va promettre.

Qui n'avance pas recule, c'est une maxime vraie dans le journalisme, qui doit suivre le progrès du jour sinon les devancer. Les propriétaires de *L'Opinion Publique* se proposent de la rendre de plus en plus digne de la confiance du lecteur. Tout ce qui peut intéresser les Canadiens y trouvera place; ce sera le moyen d'en faire un vrai journal de la famille, et, pour ainsi dire, les archives de la nationalité.

C'est assez dire que, sous le changement de rédaction qui va s'opérer, le journal continuera à se tenir en dehors des luttes de partis. Nous voulons faire de *L'Opinion Publique* un terrain neutre où se rencontreront, comme par le passé, des écrivains divisés d'opinions politiques, mais unis par la pensée commune de travailler à l'avancement moral et intellectuel des Canadiens.

FUNERAILLES DE L'HON. RENÉ-EDOUARD CARON,

LIEUTENANT-GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Lundi matin, 18 courant, ont eu lieu à la Basilique de Québec les obsèques les plus imposantes que nous ayons vues depuis celles de

notre illustre homme d'Etat, Sir George-Etienne Cartier. Décorée avec une somptuosité et une recherche excellente, la Basilique était envahie par une foule énorme. Les jubés de l'orgue, ceux des chapelles latérales, les galeries, les nefs, tout était littéralement encombré. Et au-dessus de cette multitude, dominant cette vaste foule, le catafalque, avec ses centaines de cierges, apparaissait dans sa lugubre splendeur, et les regards attristés venaient s'arrêter sur le cercueil renfermant les restes de ce vénérable vieillard, qui eut pour couronner ses cheveux blancs le glorieux titre de lieutenant-gouverneur.

Involontairement, en présence de ce spectacle des funérailles du premier citoyen de notre province, l'esprit se reportait à ces temps reculés où dans les murs de Notre-Dame de Recouvrance, on célébrait les obsèques de ces vieux gouverneurs français, qui nous laissèrent en héritage les vertus les plus chrétiennes et les plus héroïques. Il y a plus d'un siècle que notre ville a eu le spectacle des funérailles d'un gouverneur.

Aussi, s'il avait été donné à ceux qui furent témoins des obsèques de Champlain ou de celles de Frontenac de revenir et d'entendre prononcer l'éloge funèbre de celui qui laissa sa chaumière à Sainte-Anne de Beauport pour venir expirer sous les ombrages de Spencer Wood, ces anciens témoins, disons-nous, auraient cru assister de nouveau aux funérailles de celui qui fut le père de la Nouvelle-France.

L'orateur sacré, en prononçant une louange méritée à l'adresse de Son Excellence René-Edouard Caron, a rappelé toutes ces vertus qui constituaient le caractère principal de ces hommes illustres qui laissèrent un nom immortel dans l'histoire des peuples. Aussi, le Rév. M. Hamel, dans ses touchants adieux au vieillard plein d'honneur dont nous regrettons la perte, a-t-il eu l'excellente idée de rappeler toute la lumière et l'éclat que son nom déversait sur la nationalité canadienne.

Comme nous avons le triste privilège d'être gratifiés d'une température insupportable quand nous avons quelque grande cérémonie à accomplir, nous étions favorisés, lundi, d'un mauvais temps des plus intolérables. Un vent violent chargé de neige soulevait dans la campagne de véritables tourbillons. L'abaissement de température était considérable, et les gens les plus endurcis contre le froid se sentaient geler en dépit des vêtements les plus chauds. Malgré cet affreux temps, près de deux mille personnes stationnaient à l'hôtel du Gouvernement attendant le cortège devant arriver de Spencer Wood. Chacune des sociétés nationales ou littéraires s'y était donné rendez-vous. Avocats, médecins, notaires, élèves des diverses institutions religieuses et de nos maisons d'éducation figuraient dans les rangs de l'immense défilé.

Vers dix heures et demie, une masse noire apparut au milieu d'un tourbillon de neige. C'était le sombre corbillard qui s'avancait à travers la tempête. Plus de 270 voitures suivaient. Arrivé en face de l'hôtel du Gouvernement, les différents corps devant figurer à la suite du cercueil se rangèrent dans leur ordre respectif. L'organisation se fit très-vite, et au bruit du canon, et l'exécution de la marche des morts, admirablement bien donnée par la fanfare de la Batterie B., le cortège s'achemina vers la Basilique. Sur le parcours de la procession, plusieurs maisons étaient décorées de deuil. La résidence de l'hon. M. Langevin, le *Courrier du Canada*, le magasin de MM. Renfrew, l'hôtel St. Louis, la Salle de Musique étaient ornés de longues banderoles noires et blanches reliées par des couronnes d'immortelles.

Les personnes figurant dans la procession ont eut tout le mal imaginable pour se placer. L'affluence du peuple était énorme. Les galeries, les jubés de l'orgue, les trois nefs regorgeaient de spectateurs. Nous ne pouvons passer sous silence les décorations grandioses de la Basilique. Les ornements de la chaire et du trône archiepiscopal étaient d'une richesse et d'un goût exquis. Les nombreuses couronnes d'immortelles, des courants de feuilles de laurier admirablement bien tressés, d'immenses banderoles noires et blanches tombaient de la voûte, et sur le baldaquin on avait fixé les armoiries de Son Excellence: *Fortiter in re, suaviter in modo*.

Le long des galeries couraient de grandes draperies noires chargées d'inscriptions. On lisait sur les draperies funèbres les diverses inscriptions suivantes:—*Pie Jesu Domine, dona ei requiem.*—*Exultabo in Deo Jesu meo.*—*Caro mea requiescat in spe.*—*Pars mea Deus in aeternum:*

In medio populi sui exultabitur.—*Justus meus corona dignitatis senectus in via justicie.*

Le banc des marguilliers, tout drapé de noir, était décoré d'une couronne de feuilles d'ébène.

Tous les tableaux de la nef et des chapelles étaient couverts de noir, ainsi que les grandes chapelles Sainte-Anne et Sainte-Famille.

Le catafalque était éblouissant de lumières. Une belle couronne de fleurs était suspendue au-dessus du cercueil, lequel était chargé de couronnes. Le chapeau et l'épée de Son Excellence étaient placés sur la bière. Le cercueil est en magnifique bois de châtaigne, recouvert de lames d'argent et de clous d'argent. Portaient les coins du poêle:

Son Honneur le juge-en-chef Dorion, l'hon. M. de Boucherville, l'hon. Hector Langevin, Sir N. F. Belleau, l'hon. juge Stewart, l'hon. J. Ross, l'hon. L. Beaubien et M. Joly.

L'hon. premier ministre de la Puissance, M. Mackenzie, et Son Honneur M. le juge Meredith, avaient été invités à porter les coins du poêle, mais une indisposition de santé les a empêchés de se trouver présents.

Le service a été célébré par Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Québec, assisté comme suit:

M. le grand-vicaire Langevin; Rév. M. Drolet, diacre d'honneur; Rév. M. Adolphe Légraré, sous-diacre d'honneur; Rév. Messire H. Tétu, diacre, et Rév. M. Leduc, sous-diacre d'office.

Au chœur étaient présents: Mgr. Laffèche, évêque des Trois-Rivières; Mgr. Langevin, évêque de Rimouski; Mgr. Fabre, évêque de Montréal; Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke; Mgr. Duhamel, évêque d'Outaouais; Mgr. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe; Mgr. Cazeau; M. Auclair, curé de Québec; M. Poiré, V.-G., Sainte-Anne de la Pocatière;

MM. Déziel, Labelle, A. Fafard, E. Fafard, O. Audet, Beaubien, G. Drolet, P. Drolet, Déziel, Tremblay, Huygens, S.J., Grenier, O.M.I., Dazé, O.M.I., Rouleaux, Légraré, Sasseville, B. Casgrain, De Gaspé, Marois, Tétu, F.-X. Bélanger, A. Vallée, Grondin, Billion, S.S., Montréal; Leduc, do; Labelle, do; Montminy, Richard, Bergeron, F. Morrisset, Hudon, Provencher, Bourque, Collet, Nadeau, J. Martel, Burke, rédemptoriste, Lessard, Langis, Vincent, Meunier, Godbout, Givreau, G. Côté, Dion, Rhéaume, Bonneau, Marcoux, Beaudry, Lepage, Plamondon, F.-X. Lambert et Marceau; MM. Légraré, Baillargé et C. Tanguay, Outaouais; MM. E. Langevin, V.-G., Winter et Vézina, Rimouski.

Au bas chœur l'on remarquait le représentant de Son Excellence le Gouverneur-Général; le nouveau lieutenant-gouverneur, l'hon. M. Letellier; les hon. ministres locaux et les membres de l'Université-Laval en costume.

Son Honneur le Maire de Montréal et les échevins Nelson, Stephens, Grenier, Hood, Brunet et le greffier de la cité de Montréal.

Voici le programme de la messe:

De profundis.....Chant Grégorien
Solo: M. L. L'Heureux.

CHŒUR

Marche funèbre—Orgue.....Chopin
M. Gustave Gagnon.

Introit.....Chant Grégorien harmonisé
Kyrie....." " " " " "

CHŒUR

Lacrymosa—(Quatuor).....Mozart
MM. E. Déry, H. Bédard, A. et L. Leclerc.
(Société Sainte-Cécile.)

Prose—*Dies iræ*.....Chant Grégorien
CHŒUR

Offertoire—*Andante funèbre*.....Hartman
Batterie "B" (Harmonie).

Sanctus.....Chant Grégorien
Agnus Dei.....} harmonisé.

CHŒUR

Marche funèbre.
Batterie "B" (Harmonie).

Liberia.....Chant Grégorien harmonisé.
CHŒUR

Le chant et la partie musicale ont été exécutés par les sociétés musicales de cette ville, savoir:

Les élèves du Séminaire; Société Sainte-Cécile; Chœur de la Congrégation (St. Roch); Chœur de St. Sauveur; Association Musicale de Québec.

Le Rév. M. G. Fraser était le directeur des chœurs.

M. G. Gagnon était l'organisateur et le directeur-général.

Nous ne saurions trop féliciter chacune de ces associations musicales pour la bonne volonté et le talent qu'elles ont apportés à l'exécution de cette belle messe.

Le chant du *Dies Iræ* et celui du *Liberia* ont été rendus d'une façon magistrale. L'effet en était saisissant.

La fanfare de la batterie B. donna alors la marche funèbre de *Haydn* et d'un *Andante* de Hartman.

Après le chant du *Liberia*, le cercueil fut placé dans le corbillard et tout le cortège se mit en marche vers le cimetière Belmont.

Les représentants des diverses sociétés, les membres de l'Institut Littéraire Saint-Patrice et grand nombre de leurs associés de Saint-Colomb de Sillery accompagnèrent aussi à sa dernière demeure l'illustre défunt.

Le convoi funèbre descendit la rue La Fabrique, et traversa la rue Saint-Jean. Sur le parcours de la procession, plusieurs résidences étaient décorées en deuil.

Arrivé au cimetière, les dernières prières furent prononcées par monseigneur Cazeau, assisté des Rév. Côté, Fraser, Ballantyne, Marois et Bélanger. Le cercueil placé dans une seconde boîte fut alors déposé dans la voûte de la famille Hamel. Alors les assistants dirent un adieu suprême à celui qui fut pendant trois quarts de siècle un modèle et un exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Pendant le temps que les restes du regretté Lieutenant-Gouverneur ont été exposés dans une chapelle ardente, à Spencer Wood, le mouvement des visiteurs n'a pas cessé un instant; la foule qui s'y portait, hier, était immense.

On voyait des couronnes de fleurs naturelles et autres déposées sur la couche mortuaire par la piété filiale, et une où se lisaient ces mots:

Au meilleur des époux, au plus tendre des pères!

Après une messe dite, hier, dans la chapelle privée du château de Spencer Wood, cinq autres messes ont été dites dans la chapelle ardente.

Pendant que le cortège défilait, ce matin, de l'hôtel du gouvernement à la Basilique, le canon de la citadelle se faisait entendre de minute en minute.

Ce compte-rendu est extrait du *Canadien* et du *Journal de Québec*.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

(Suite)

Gréville fait un portrait de Castlereagh et un tableau de la situation politique qu'il laissa à ses successeurs, qui méritent d'être reproduits:

Le trait le plus frappant de son caractère, c'était ce courage, cet esprit froid, résolu, déterminé, qui donnait un air de confiance et de succès à toutes ses actions, remplissait ses amis d'admiration et de dévouement, et imposait le respect à ses adversaires les plus violents. Comme orateur, il était prolixe, monotone, et éloquent seulement à de rares et courts intervalles, lorsque la colère s'emparait de lui dans la discussion. Malgré ces défauts et l'espèce de ridicule que sa phraséologie bizarre donnait à ses discours, on l'écoutait toujours avec attention. Il ne parlait jamais mal; ses discours étaient toujours remplis de bon sens et d'une vigoureuse argumentation; ils ne renfermaient, il est vrai, rien qui provoquât l'admiration; mais ses adversaires y trouvaient toujours une foule de choses auxquelles il leur fallait répondre.

(1) A Journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV, by the late F. Charles Gréville; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York: Appleton et cie., 1873, 2 vols.—*Papiers et correspondances du baron Stockmar*. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—*Le médecin de la reine Victoria*.—*Les souvenirs d'un conseiller de la reine Victoria*, par M. Saint-René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

Sur le tout il fut un des hommes les plus habiles parmi tous ceux qui eurent à diriger les débats dans la Chambre des Communes ; et il possédait à un haut degré le bon goût, la bonne humeur, les manières agréables qui sont plus utiles dans la direction d'une assemblée délibérative, que l'éloquence même la plus brillante. On demandera, peut-être, comment, avec toutes ces qualités, il n'a pas fait un meilleur ministre ? Mais qui pourrait répondre à une pareille question ? Qui même oserait dire qu'il n'a pas suivi la politique qu'il croyait consciencieusement la plus avantageuse à son pays ? Bien plus, qui peut dire si ce n'est par forme de doute et d'hypothèse que cette politique n'était point celle qu'il fallait suivre ? Je pense qu'il a été séduit par sa vanité, que les empereurs, les rois, les congrès lui ont tourné la tête, et qu'il tenait avant tout à ce que le pays qu'il représentait eût un aussi grand rôle que n'importe quel autre pays, dans le grand drame politique qui se jouait sur le continent. Le résultat de sa politique a été, que nous sommes mêlés aux affaires du continent plus que nous ne l'avons jamais été, ce qui entraîne des négociations sans fin et des dépenses énormes. Nous nous sommes associés aux gouvernements qui font partie de la *Sainte alliance*, et nous avons donné notre appui à leur ambition et à leur despotisme de manière à nous faire détester par toutes les nations du continent. Notre conduite à leur égard, à la fin de la guerre, a entaché notre honneur et nous a fait à leurs yeux une réputation de mauvaise foi et d'ingratitude que nous ne pourrions jamais faire disparaître.

Ces dernières phrases sont très-sévères, malgré tout ce qui les précède. L'attitude du peuple à la mort de Castlereagh fait voir cependant qu'elles expriment une opinion assez généralement partagée. Une forte réaction se manifestait contre le rôle que le ministre avait fait jouer à l'Angleterre dans les affaires du continent, et ce fut cette réaction qui rendit nécessaire la présence de Canning dans le cabinet.

Il avait été décidé d'abord que les funérailles du grand homme d'état se feraient sans aucune pompe. L'enquête du coroner, tenue sur son cadavre comme elle l'eût été sur celui du plus humble sujet du royaume, avait donné un verdict qui permettait la sépulture chrétienne ; sa veuve insista pour qu'on lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Voici ce qu'on trouve, à ce sujet, dans les *Mémoires d'Outre-tombe* :

J'assistai aux funérailles de lord Londonderry, à Westminster, le 20 d'août. Le duc de Wellington paraissait ému ; lord Liverpool était obligé de se couvrir le visage de son chapeau pour cacher ses larmes. On entendit en dehors quelques cris d'insulte et de joie lorsque le corps entra dans l'église : Colbert et Louis XIV furent-ils plus respectés ? Les vivants ne peuvent rien apprendre aux morts, les morts au contraire instruisent les vivants.

L'entrée de Canning dans le ministère ne fut pas une affaire facile ; le roi résista pendant plusieurs jours aux sollicitations de lord Liverpool, du duc de Wellington et de lord Bathurst. Ce dernier eut, selon Gréville, la plus grande part dans cette nomination, ce qui n'empêchait point les amis de Canning de croire qu'il lui était contraire. Lord Bathurst n'était pas homme à faire savoir à Canning ce qu'il faisait pour lui ; dans de semblables circonstances, il arrive souvent qu'un ministre s'attribue le mérite qui appartient à un collègue, et l'on croit au dehors tout le contraire de ce qui s'est passé au sein du conseil.

Si l'on en croit les confidences du marquis de Titchfield, cousin de Gréville, il y eut une espèce d'imbroglie, et Canning faillit refuser. Il est certain qu'il tarda quelques jours à donner sa réponse. D'après Titchfield, lorsque le roi eut consenti à demander Canning, il écrivit à Liverpool un billet conçu dans ces termes : "Le roi est d'avis que le plus beau joyau de sa couronne est le privilège qui lui appartient de pardonner à un sujet qui l'a offensé, en conséquence il informe lord Liverpool qu'il consent à ce que M. Canning fasse partie du cabinet." Lord Liverpool crut bien faire en montrant cette lettre à Canning, qui entra dans une grande colère, et écrivit une lettre que lord Liverpool devait montrer au roi, et qui était aussi violente que possible, mais elle fut jetée au feu sur les représentations que lui firent ses amis et remplacée par une acceptation. Le duc de Wellington était tombé sérieusement malade pendant que l'affaire à laquelle il tenait beaucoup était pendante, et au nombre des motifs que le roi avait de céder à ses ministres,

celui de plaire au héros de Waterloo fut sinon un des plus réels, du moins un des plus ostensiblement avoués.

Dans tous les cas, les mânes de la vindicative Caroline de Brunswick durent être apaisés et par la fin tragique du ministre qui l'avait persécuté, et par le retour triomphant de celui qui avait résigné sa charge par sympathie pour elle. S'il eût été encore de mode de faire des *dialogues des morts*, il y en aurait eu un joli à composer entre l'ombre de la reine et celle de Castlereagh.

Par tout ce qui se passa dans la première session du parlement qui suivit la nomination de Canning, on peut juger de la sagesse de lord Liverpool, du duc de Wellington et de lord Bathurst en enlevant à l'opposition ce brillant et populaire orateur. Elle avait bien assez de Brougham qui, tandis que Canning était allé se faire élire, fit une vigoureuse sortie contre la sainte alliance à propos des affaires d'Espagne. L'opinion était très-irritée en Angleterre, et cette agitation, qui s'était manifestée lors du procès de la reine, était toujours entretenue par l'école révolutionnaire.

Lord Liverpool, dit M. de Châteaubriand, avait lui-même de tristes pressentiments. Je dinai un jour chez lui. Après le repas, nous causâmes à une fenêtre, qui s'ouvrait sur la Tamise ; on apercevait en aval de la rivière, une partie de la cité dont le brouillard et la fumée élargissaient la masse. Je faisais à mon hôte l'éloge de la solidité de cette monarchie anglaise, pondérée par le balancement égal de la liberté et du pouvoir. Le vénérable lord levait et allongeait le bras, me montra de la main la cité et me dit : "Qu'y a-t-il de solide avec ces villes énormes ? Une insurrection sérieuse à Londres, et tout est perdu."

Les deux sujets principaux d'agitation étaient les affaires d'Espagne et celles d'Irlande. De retour à la Chambre des Communes, Canning, dans un de ses plus brillants discours, démontra que le gouvernement avait fait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour protéger le parti constitutionnel, et en même temps il demanda si l'Angleterre était prête à s'engager dans une guerre contre toutes les monarchies de l'Europe, pour donner à une nation des libertés dont elle paraissait elle-même se soucier assez peu. C'était prendre non-seulement la majorité ordinaire de la Chambre, mais toute la Chambre elle-même par son faible. Aussi, Brougham, malgré toute son éloquence, sentit cette fois-là que le terrain n'était pas solide, et il voulut éviter un vote ; mais le ministre des affaires étrangères insista, et le résultat fut une division de 372 contre 20, la plupart des membres de l'opposition ayant quitté la chambre pour ne pas avoir à voter.

La position personnelle de Canning au sujet des affaires catholiques prêtait beaucoup plus à la critique. On a vu qu'il s'était fait, dans une certaine mesure, le champion de nos co-religionnaires, et avait demandé le droit pour les lords catholiques de siéger à la Chambre haute. Lorsque M. Plunkett proposa la nomination d'un comité chargé de s'enquérir des plaintes des catholiques, Brougham attaqua vivement le ministre des affaires étrangères, faisant contraste *ses tergiversation* avec la conduite de M. Peel, qu'il combla d'éloges pour sa droiture et sa fidélité à ses principes. "Le ministre des affaires étrangères, dit-il, ayant eu à opter entre une sentence de *transportations* aux Indes, ou une condamnation aux travaux forcés dans son pays—se voyant à la merci du chancelier, lord Eldon, dont les principes étaient si différents des siens, a opté pour le moindre mal, et nous a donné l'exemple d'une tergiversation politique comme l'histoire n'en avait encore jamais racontée." Canning sentit vivement ces sarcasmes ; il n'y put tenir et, se levant, il donna un démenti direct à son adversaire. Rappelé à l'ordre, il refusa à plusieurs reprises de se rétracter, et comme un duel devait être nécessairement la conséquence de cette altercation, on allait mettre les deux orateurs sous la garde du sergent-d'armes, lorsque sir Robert Wilson trouva moyen de tout concilier par une de ces habiles et puériles fictions, au moyen desquelles on parvient quelquefois à sauvegarder à la fois la dignité de la chambre et l'amour-propre d'un

député récalcitrant. Les deux honorables personnages furent censés s'être fait des excuses réciproques, et n'eurent qu'à déclarer qu'ils n'y penseraient plus ; et au fait, ils ne demandaient peut-être pas mieux.

La position de Canning différait de celle de Castlereagh en ceci, qu'il pouvait suivre une ligne de conduite à peu près semblable à celle que son prédécesseur aurait tenue, sans exciter les mêmes soupçons ni provoquer les mêmes attaques. Il y paraissait forcé malgré son inclination, et c'était censé céder aux intérêts de la nation ; tandis que Castlereagh, tout dévoué aux idées réactionnaires, eut été accusé d'agir uniquement dans l'intérêt de la sainte alliance.

Si, du reste, le ministère anglais ne s'opposa pas autrement que par ses conseils et son action diplomatique à l'expédition d'Espagne, à la délivrance de Ferdinand VII, lorsqu'il s'agit plus tard des colonies espagnoles qui venaient de s'insurger, il prit une attitude plus énergique et même assez menaçante, et signifia à la France que si elle intervenait, l'Angleterre se croirait aussi obligée d'intervenir en sens contraire ; c'était le *casus belli* bien posé.

Le langage que Canning crut devoir tenir en s'adressant aux citoyens de Plymouth, ce grand arsenal maritime de l'Angleterre, fut très-significatif à ce point de vue, et fit voir que si l'Angleterre voulait la paix, elle ne la voulait point à tout prix. Il fut surtout heureux dans une comparaison tirée du spectacle qu'il avait sous les yeux :

Notre tranquillité présente n'est pas plus une indice d'inappétence pour la nation, que le repos et l'inertie de ces énormes masses flottantes qui se trouvent maintenant dans notre port, ne sont pour elles une preuve de faiblesse ou d'innutilité ! Vous savez tous qu'en en clin-d'œil, au premier appel de la patrie, ces masses étonnantes qui ont l'air à dormir paresseusement sur les eaux, prendraient l'aspect d'être animés pleins de vie et de force ; qu'en un clin-d'œil, elle déploieraient leurs vastes ailes, réuniraient tous les éléments de beauté, de courage et de force qu'elles possèdent, et feraient éclater la foudre dans leurs flancs maintenant silencieux. Tel serait l'aspect que prendraient tout à coup ces étonnantes créatures de notre industrie, se réveillant et déployant toute leur puissance ; tel serait aussi celui de l'Angleterre si on la forçait à sortir du repos et du silence qui lui permettent de concentrer ses forces sous une passivité apparente ; mais à Dieu ne plaise que pareille chose arrive ! Après une guerre d'un quart de siècle où d'abord, isolée, elle a eu toute l'Europe coalisée contre elle, et d'où elle est sortie ayant toute l'Europe coalisée autour d'elle, l'Angleterre peut bien se reposer quelque temps sans que l'on se méprenne sur le compte de sa puissance et de sa valeur !

P. C.

(A continuer.)

ERRATUM.—Dans la dernière revue européenne, avant-dernier alinéa, au lieu de : "verretries," lisez : "vareuses."

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 16.—Le Révd. M. Labelle, curé de Saint-Jérôme, a paru, ce matin, devant le comité des industries et a rapporté les résultats des expériences faites dans la fonderie de Bisset, par M. Piret, ingénieur de mines français, avec le minerai de fer trouvé dans les environs de Saint-Jérôme. Ce minerai a été converti de suite en gueuses de fer. Il ne coûterait que 50 centins par tonneau pour convertir le minerai en fer. M. Bisset s'est déclaré parfaitement satisfait des expériences qui ont été faites devant lui. Des échantillons du fer en question ont été présentés aux membres du comité.

Bilbao, 16.—En conséquence du refus des provinces basques de payer les 18,500,000 réaux exigés d'elle pour maintenir l'armée d'occupation, le trésor de la députation provinciale a été saisi par ordre du général Quesada. Lorsque la saisie a été opérée, le trésor était vide. Il est probable que la députation et le conseil municipal offriront leur résignation. Le gouvernement expédie des troupes et la plus grande excitation règne dans ce district.

Vienne, 20.—Au moment où le monitor autrichien, le *Maros*, passait devant la forteresse de Belgrade, plusieurs coups de feu, dirigés sur le navire, ont été tirés du fort.

Le consul général autrichien, le prince Wrede, qui se trouvait à bord, a immédiatement fait donner ordre au capitaine de prendre position devant la ville.

La manœuvre a été faite, mais en chargeant le canon de la tour du monitor, une bombe a fait explosion. Un enseigne de vaisseau et 70 matelots ont été blessés. Les sentinelles du fort ont alors recommencé le feu, persuadées que le monitor tirait sur la citadelle. Le prince Milan a envoyé son ministre Risties faire des excuses

au consul autrichien, l'informant que le commandant du fort venait d'être destitué.

Londres, 22.—Une dépêche spéciale de Pesth au *Standard* dit que la plus grande irritation règne dans cette ville à propos de l'affaire du Maros. La résignation du cabinet ne satisfait pas les journaux : ils demandent l'occupation de Belgrade.

Un télégramme de Berlin au même journal dit que la nomination de Midhat Pacha est regardée par la Russie comme un défi.

Londres, 22 déc.—Dans l'hôpital métropolitain de Londres, il y a actuellement 722 malades atteints de la petite vérole. L'année dernière, à la même époque, il y en avait 122 atteints de la même maladie.

New-York, 22.—Les recettes des théâtres, hier soir, au profit des victimes de l'incendie de Brooklyn, se montent à douze mille piastres, toutes dépenses payées.

Le secrétaire du comité de secours dit qu'il a présentement vingt-cinq mille piastres à sa disposition.

FAITS DIVERS

—De septembre 1873 à septembre 1875, 44 ours ont été tués dans le comté de Wolfe, dont 9 dans le seul canton de Dudswell. Certes, le conseil de comté ne comptait pas si bien réussir, et il fut presque effrayé du vide que le paiement de toutes ses primes fit dans le coffre de la municipalité. En conséquence, on jugea prudent de diminuer la prime de moitié. Malgré cela, 16 têtes d'ours ont encore été abattues durant l'année finissant au mois de septembre dernier. C'est donc un total de 60 ours dont a débarrassé le comté dans le cours de deux ans. Cette race de maraudeurs n'est pas encore éteinte cependant, et les dommages causés aux moissons et aux troupeaux, cet automne, ne le prouvent que trop. Dans le seul canton de Wotton, ces dommages s'élevaient à plusieurs centaines de piastres.

—L'armement et le costume des officiers de l'armée française vont être modifiés prochainement. A l'avenir, les officiers porteront un sabre très-fort, et le ceinturon sera porté sous le vêtement au lieu de l'être sur la tunique. En été, le costume sera plus large et plus léger, et en hiver un pardessus sera ajouté. La lame du sabre sera bronzée, de même que le canon et la baïonnette du nouveau fusil des soldats, afin que l'éclat du soleil frappant sur des armes brillantes ne divulgue plus à l'ennemi les mouvements des corps de troupe. Les officiers seront munis d'un porte-manteau en cuir vernis et qui pourra servir soit comme manteau, soit comme havre-sac. Il est divisé en quatre compartiments ; l'un contient une petite lampe, un autre est pour le pain ou le biscuit, un troisième pour les provisions, et le quatrième pour un verre. Il reste encore de la place pour une petite poche, tandis que les à côtés sont disposés de manière à recevoir ce qu'il faut pour écrire, une carte et un compas.

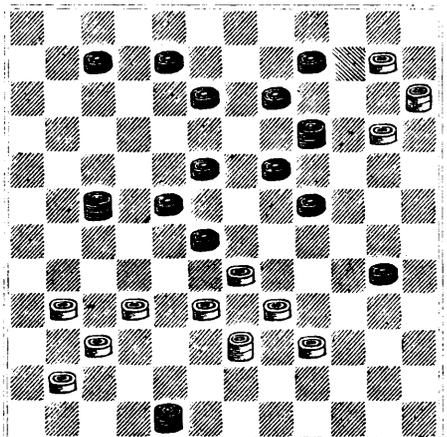
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 54
Par N. SAMSON, Village Lauzon, Lévis.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 52			
Les Blancs jouent de		Les Noirs jouent de	
45	39	34	45
57	50	46	57
50	39	33	46
44	33	55	44
69	63	26	39

Solutions justes du Problème No. 52

Montréal.—Ar. Peltier, C. Labelle et Aug. Demers, et L. H. Charbonneau.

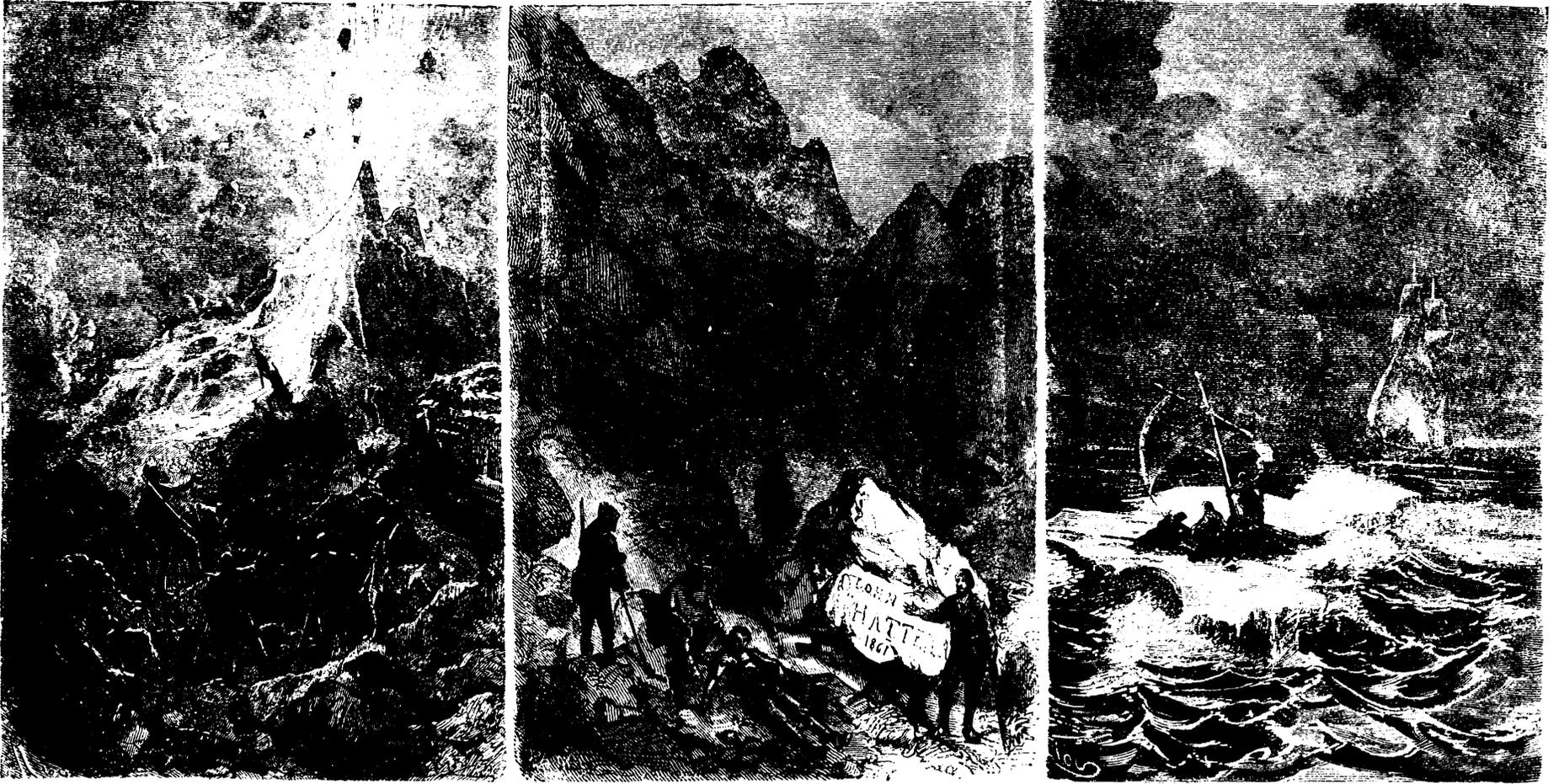
Québec.—N. Langlois, R. Roussel, J. Lemieux et O. Tardif.

Holyoke, Mass.—John Gadbois.

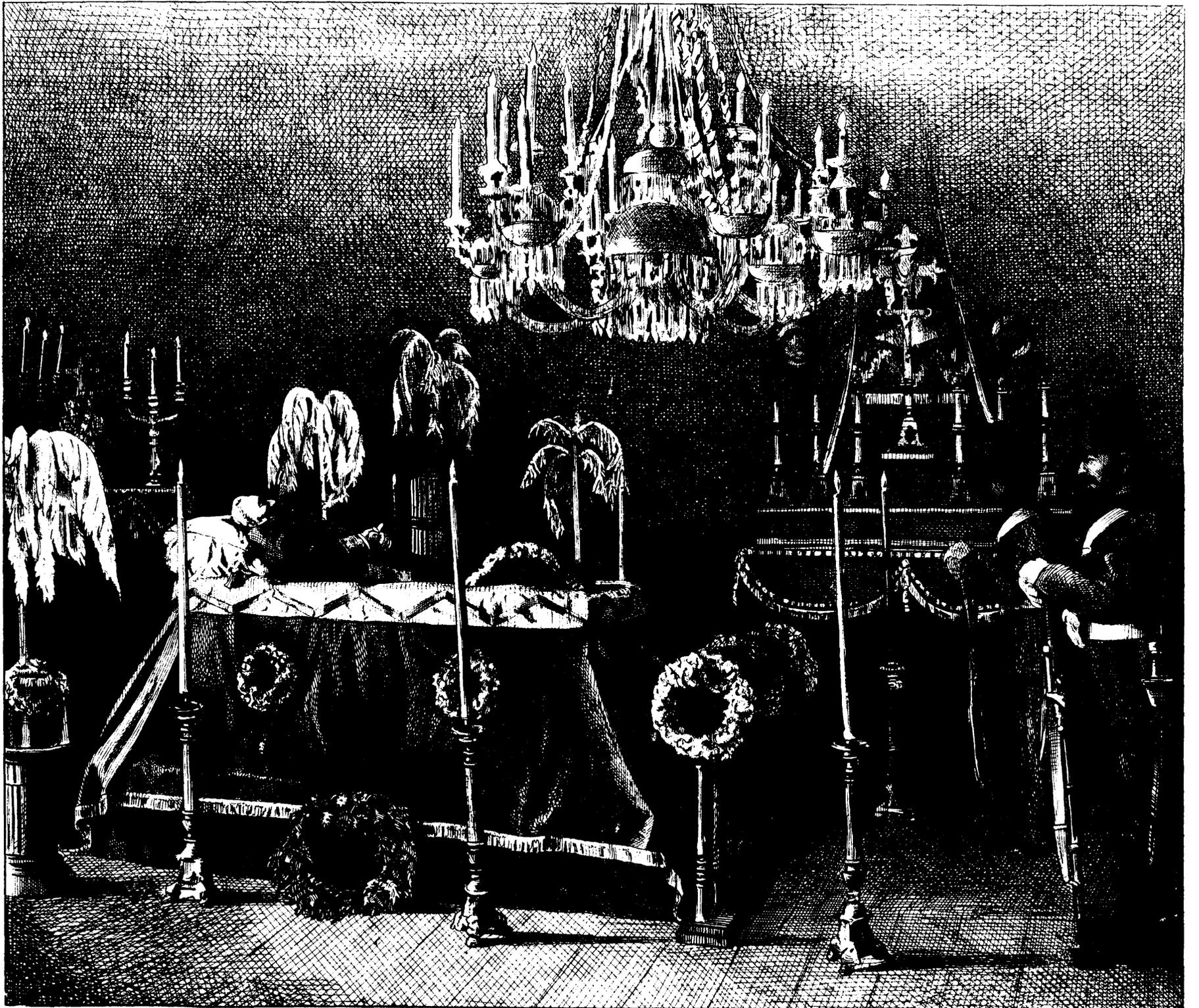
Autres Solutions du problème No. 51

Montréal.—L. H. Charbonneau.
Village Lauzon, Lévis.—N. Samson.

Nous publions aujourd'hui un des plus beaux problèmes du jeu de dames.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"



FUNÉRAILLES DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR CARON : LA CHAPELLE ARDENTE À SPENCER-WOOD.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LIVRNOIS.

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE XXV. — LE MONT HATTERAS

(Suite.)

Le ciel resplendissait. Le thermomètre marquait cinquante-deux degrés (— 11° centig). L'atmosphère s'imprégnait largement de la clarté particulière à ce haut degré de latitude. Il était huit heures du matin.

Hatteras prit les devants avec son brave chien; Bell et Altamont, le docteur et Johnson le suivirent de près.

— J'ai peur, dit Johnson.

— Non, non, il n'y a rien à craindre, répondit le docteur, nous sommes là.

Quel singulier îlot, et comment rendre sa physiologie particulière, qui était l'imprévu, la nouveauté, la jeunesse! Ce volcan ne paraissait pas vieux, et des géologues auraient pu indiquer une date récente à sa formation.

Les rochers, cramponnés les uns aux autres, ne se maintenaient que par un miracle d'équilibre. La montagne n'était, à vrai dire, qu'un amoncellement de pierres tombées de haut. Pas de terre, pas la moindre mousse, pas le plus maigre lichen, pas de trace de végétation. L'acide carbonique, vomi par le cratère, n'avait encore eu le temps de s'unir ni à l'hydrogène de l'eau, ni à l'ammoniaque des nuages, pour former, sous l'action de la lumière, les matières organisées.

Cette île, perdue en mer, n'était due qu'à l'aggrégation successive des déjections volcaniques; c'est ainsi que plusieurs montagnes du globe se sont formées; ce qu'elles ont rejeté de leur sein a suffi à les construire. Tel l'Étna qui a déjà vomi un volume de lave plus considérable que sa masse elle-même; tel encore la Monte-Nuovo, près de Naples, engendré par des scories dans le court espace de quarante-heures.

Cet amas de roches dont se composait l'île de la Reine était évidemment sorti des entrailles de la terre; il avait au plus haut degré le caractère plutonien. A sa place s'étendait autrefois la mer immense, formée, dès les premiers jours, par la condensation des vapeurs d'eau sur le globe refroidi; mais, à mesure que les volcans de l'ancien et du nouveau monde s'éteignirent ou, pour mieux dire, se bouchèrent, ils durent être remplacés par de nouveaux cratères ignivomes.

En effet, on peut assimiler la terre à une vaste chaudière sphéroïdale. Là, sous l'influence du feu central, s'engendrent des quantités immenses de vapeurs emmagasinées à une tension de milliers d'atmosphères, et qui feraient sauter le globe sans les soupapes de sûreté ménagées à l'extérieur.

Ces soupapes sont les volcans; quand l'une se ferme, l'autre s'ouvre, et, à l'endroit des pôles, où, sans doute par suite de l'aplatissement, l'écorce terrestre est moins épaisse, il n'est pas étonnant qu'un volcan se soit inopinément formé par le soulèvement du massif au-dessus des flots.

Le docteur, tout en suivant Hatteras, remarquait ces étranges particularités; son pied foula un tuf volcanique et des dépôts ponceux faits de scories, de cendres, de roches éruptives, semblables aux syénites et aux granits de l'Islande.

Mais, s'il attribuait à l'îlot une origine presque moderne, c'est que le terrain sédimentaire n'avait pas encore eu le temps de s'y former.

L'eau manquait aussi. Si l'île de la Reine eût compté plusieurs siècles d'existence, des sources thermales auraient jailli de son sein, comme aux environs des volcans. Or, non-seulement on n'y trouvait pas une molécule liquide, mais les vapeurs qui s'élevaient des ruisseaux de laves semblaient être absolument anhydres.

Ainsi, cette île était de formation récente, et telle elle parut un jour, telle elle pouvait disparaître un autre, et s'immerger de nouveau au fond de l'océan.

A mesure que l'on s'élevait, l'ascension devenait de plus en plus difficile; les flancs de la montagne se rapprochaient de la perpendiculaire, et il fallait prendre de grandes précautions pour éviter les éboulements. Souvent des colonnes de cendres se tordaient autour des voyageurs et menaçaient de les asphyxier, ou des torrents de lave leur barraient le passage. Sur quelques surfaces horizontales, les ruisseaux, refroidis et solidifiés à la partie supérieure, laissaient sous leur croûte durcie la lave s'écouler en bouillonnant. Chacun devait donc sonder pour éviter d'être plongé tout à coup dans ces matières en fusion.

De temps en temps, le cratère vomissait des quartiers de roches rougies au sein des gaz enflammés; quelques-unes de ces masses éclataient dans l'air comme des bombes, et leurs débris se dispersaient dans toutes les directions à d'énormes distances.

On conçoit de quels dangers innombrables cette ascension de la montagne était entourée, et combien il fallait être fou pour la tenter.

Cependant Hatteras montait avec une agilité surprenante, et, dédaignant le secours de son bâton ferré, il gravissait sans hésiter les pentes les plus raides.

Il arriva bientôt à un rocher circulaire, sorte

de plateau de dix pieds de largeur environ; un fleuve incandescent l'entourait, après s'être bifurqué à l'arrête d'un roc supérieur, et ne laissait qu'un passage étroit par lequel Hatteras se glissa audacieusement.

Là, il s'arrêta, et ses compagnons purent le rejoindre. Alors il sembla mesurer du regard l'intervalle qui lui restait à franchir; horizontalement, il ne se trouvait pas à plus de cent toises du cratère, c'est-à-dire du point mathématique du pôle; mais verticalement, c'était encore plus de quinze cents pieds à gravir.

L'ascension durait déjà depuis trois heures; Hatteras ne semblait pas fatigué; ses compagnons se trouvaient au bout de leurs forces.

Le sommet du volcan paraissait être inaccessible. Le docteur résolut d'empêcher à tout prix Hatteras de s'élever plus haut. Il essaya d'abord de le prendre par la douceur, mais l'exaltation du capitaine allait jusqu'au délire; pendant la route, il avait donné tous les signes d'une folie croissante, et qui l'a connu, qui l'a suivi dans les phases diverses de son existence, ne peut en être surpris. A mesure qu'Hatteras s'élevait au-dessus de l'océan, sa surexcitation s'accroissait; il ne vivait plus dans la région des hommes; il croyait grandir avec la montagne elle-même.

— Hatteras, lui dit le docteur, assez! nous n'en pouvons plus.

— Demeurez donc, répondit le capitaine d'une voix étrange, j'irai plus haut!

— Non! ce que vous faites est inutile! vous êtes ici au pôle du monde!

— Non! non! plus haut!

— Mon ami! c'est moi qui vous parle, le Dr. Clawbonny. Ne me reconnaissez-vous pas?

— Plus haut! plus haut! répétait l'insensé.

— Eh bien, non! nous ne souffrirons pas...

Le docteur n'avait pas achevé ces mots qu'Hatteras, par un effort surhumain, franchit le fleuve de lave et se trouva hors de la portée de ses compagnons.

Ceux-ci poussèrent un cri; ils croyaient Hatteras abîmé dans le torrent de feu; mais le capitaine était retombé de l'autre côté, suivi par son chien Duk, qui ne voulait pas le quitter.

Il disparut derrière un rideau de fumée, et l'on entendit sa voix qui décroissait dans l'éloignement.

— Au nord! au nord! criaient-ils. Au sommet du Mont-Hatteras! Souvenez-vous du Mont-Hatteras!

On ne pouvait songer à rejoindre le capitaine; il y avait vingt chances pour rester là où il avait passé avec ce bonheur et cette adresse particulière aux fous; il était impossible de franchir ce torrent de feu, impossible également de le tourner. Altamont tenta vainement de passer; il faillit périr en voulant traverser le fleuve de lave; ses compagnons durent le retenir malgré lui.

— Hatteras! Hatteras! s'écriait le docteur. Mais le capitaine ne répondit pas, et les aboiements à peine distincts de Duk retentirent seuls dans la montagne.

Cependant Hatteras se laissait voir par intervalles à travers les colonnes de fumée et sous les pluies de cendre. Tantôt son bras, tantôt sa tête sortaient du tourbillon. Puis il disparaissait et se montrait plus haut accroché aux rocs. Sa taille diminuait avec cette rapidité fantastique des objets qui s'élevaient dans l'air. Une demi-heure après, il semblait déjà rapetissé de moitié.

L'atmosphère s'emplit de bruits sourds du volcan; la montagne résonnait et ronflait comme une chaudière bouillante; on sentait ses flancs frissonner. Hatteras montait toujours. Duk le suivait.

De temps en temps, un éboulement se produisait derrière eux, et quelque roc énorme, pris d'une vitesse croissante et rebondissant sur les crêtes, allait s'engouffrer jusqu'au fond du bassin polaire.

Hatteras ne se retournait même pas. Il s'était servi de son bâton comme d'une hampe pour y attacher le pavillon anglais. Ses compagnons épouvantés ne perdaient pas un de ses mouvements. Ses dimensions devenaient peu à peu microscopiques, et Duk paraissait réduit à la taille d'un gros rat.

Il y eut un moment où le vent rabattit sur eux un vaste rideau de flamme. Le docteur poussa un cri d'angoisse; mais Hatteras réapparut, debout, agitant son drapeau.

Le spectacle de cette effrayante ascension dura plus d'une heure. Une heure de lutte avec les rocs vacillants, avec les fondrières de cendre dans lesquelles ce héros de l'impossible disparaissait jusqu'à mi-corps. Tantôt il se hissait, en s'arc-boutant des genoux et des reins contre les anfractuosités de la montagne, et tantôt suspendu par les mains à quelque arrête vive, il oscillait comme une touffe desséchée.

Enfin il arriva au sommet du volcan, à l'orifice même du cratère. Le docteur eut alors l'espoir que le malheureux, parvenu à son but, en reviendrait peut-être, et n'aurait plus que les dangers du retour à subir.

Il poussa un dernier cri:

— Hatteras! Hatteras!

L'appel du docteur fut tel qu'il remua l'Américain jusqu'au fond de l'âme.

— Je le sauverai, s'écria Altamont.

Puis, d'un bond, franchissant le torrent de feu au risque d'y tomber, il disparut au milieu des roches.

Clawbonny n'avait pas eu le temps de l'arrêter.

Cependant Hatteras, parvenu à la cime de la montagne, s'avancit au-dessus du gouffre sur un roc qui surplombait. Les pierres pleuvaient autour de lui. Duk le suivait toujours. Le pauvre animal semblait déjà saisi par l'attrac-

tion vertigineuse de l'abîme. Hatteras agitait son pavillon qui s'éclairait de reflets incandescents, et le fond rouge de l'étamine se développait en longs plis au souffle du cratère.

Hatteras le balançait d'une main. De l'autre, il montrait au zénith le pôle de la sphère céleste. Cependant, il semblait hésiter. Il cherchait encore le point mathématique où se réunissent tous les méridiens du globe, et sur lequel, dans son entêtement sublime, il voulait poser le pied.

Tout d'un coup le rocher manqua sous lui. Il disparut. Un cri terrible de ses compagnons monta jusqu'au sommet de la montagne. Une seconde, un siècle! s'écoula. Clawbonny crut son ami perdu et enseveli à jamais dans les profondeurs du volcan. Mais Altamont était là, Duk aussi. L'homme et le chien avaient saisi le malheureux au moment où il disparaissait dans l'abîme. Hatteras était sauvé, malgré lui, et, une demi-heure plus tard, le capitaine du *Forward*, privé de tout sentiment, reposait entre les bras de ses compagnons désespérés.

Quand il revint à lui, le docteur interrogea son regard dans une muette angoisse. Mais ce regard inconscient, comme celui de l'aveugle qui regarde sans voir, ne lui répondit pas.

— Grand Dieu! dit Johnson, il est aveugle!

— Non! répondit Clawbonny, non! Mes pauvres amis, nous n'avons sauvé que le corps d'Hatteras! Son âme est restée au sommet de ce volcan! Sa raison est morte!

— Fou! s'écrièrent Johnson et Altamont consternés.

— Fou! répondit le docteur.

Et de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

CHAPITRE XXVI. — RETOUR AU SUD

Trois heures après ce triste dénouement des aventures du capitaine Hatteras, Clawbonny, Altamont et les deux matelots se trouvaient réunis dans la grotte au pied du volcan.

Là, Clawbonny fut prié de donner son opinion sur ce qu'il convenait de faire.

— Mes amis, dit-il, nous ne pouvons prolonger notre séjour à l'île de la Reine; la mer est libre devant nous; nos provisions sont en quantité suffisante; il faut repartir et regagner en toute hâte le Fort-Providence, où nous hivernerons jusqu'à l'été prochain.

— C'est aussi mon avis, répondit Altamont; le vent est bon, et dès demain nous reprendrons la mer.

La journée se passa dans un profond abattement. La folie du capitaine était d'un présage funeste, et, quand Johnson, Bell et Altamont reportaient leurs idées vers le retour, ils s'effrayaient de leur abandon, ils s'épouvantaient de leur éloignement. L'âme intrépide d'Hatteras leur faisait défaut.

Cependant, en hommes énergiques, ils s'apprêtèrent à lutter de nouveau contre les éléments, et contre eux-mêmes, si jamais ils se sentaient faiblir.

Le lendemain samedi, 13 juillet, les effets de campement furent embarqués, et bientôt on fut prêt pour le départ.

Mais avant de quitter ce rocher pour ne jamais le revoir, le docteur, suivant les intentions d'Hatteras, fit élever un cairn au point même où le capitaine avait abordé l'île; ce cairn fut fait de gros blocs superposés, de façon à former un amer parfaitement visible, si toutefois les hasards de l'éruption le respectaient.

Sur une des pierres latérales, Bell grava au ciseau cette simple inscription:

JOHN HATTERAS

1861

Le double du document fut déposé à l'intérieur du cairn dans un cylindre de fer-blanc parfaitement clos, et le témoignage de la grande découverte demeura ainsi abandonné sur ces rochers déserts.

Alors les quatre hommes et le capitaine—un pauvre corps sans âme—et son fidèle Duk, triste et plaintif, s'embarquèrent pour le voyage de retour. Il était dix heures du matin. Une nouvelle voile fut établie avec les toiles de la tente. La chaloupe, ilant vent arrière, quitta l'île de la Reine, et le soir, le docteur, debout sur son banc, lança un dernier adieu au Mont-Hatteras, qui flamboyait à l'horizon.

La traversée fut très-rapide; la mer, constamment libre, offrit une navigation facile, et il semblait vraiment qu'il fût plus aisé de fuir le pôle que d'en approcher.

Mais Hatteras n'était pas en état de comprendre ce qui se passait autour de lui; il demeurait étendu dans la chaloupe, la bouche muette, le regard éteint, les bras croisés sur la poitrine, Duk couché à ses pieds. Vainement le docteur lui adressait la parole. Hatteras ne l'entendait pas.

Pendant quarante-huit heures, la brise fut favorable et la mer peu houleuse. Clawbonny et ses compagnons laissaient faire le vent du nord.

Le 15 juillet, ils eurent connaissance d'Altamont-Harbour dans le sud; mais comme l'océan Polaire était dégagé sur toute la côte, au lieu de traverser en traîneau la terre de la Nouvelle-Amérique, ils résolurent de la contourner et de gagner par mer la baie Victoria.

Le trajet était plus rapide et plus facile. En effet, cet espace que les voyageurs avaient mis quinze jours à passer avec leur traîneau, ils en mirent huit à peine à le franchir en naviguant, et, après avoir suivi les sinuosités d'une côte frangée de fiords nombreux dont ils déterminèrent la configuration, ils arrivèrent le lundi soir, 23 juillet, à la baie Victoria.

La chaloupe fut solidement ancrée au rivage, et chacun s'élança vers le Fort-Providence. Mais quelle dévastation! La Maison-du-Docteur, les magasins, la poudrière, les fortifications, tout s'en était allé en eau sous l'action des rayons solaires, et les provisions avaient été saccagées par les animaux carnassiers.

Triste et décevant spectacle!

Les navigateurs touchaient presque à la fin de leurs provisions, et ils comptaient les refaire au Fort-Providence. L'impossibilité d'y passer l'hiver devint évidente. En gens habitués à prendre rapidement leur parti, ils se décidèrent donc à gagner la mer de Baffin par le plus court.

— Nous n'avons pas d'autre parti à suivre, dit le docteur; la mer de Baffin n'est pas à six cents milles; nous pouvons naviguer tant que l'eau ne manquera pas à notre chaloupe, gagner le détroit de Jones, et de là les établissements danois.

— Oui, répondit Altamont, réunissons ce qui nous reste de provisions, et partons.

En cherchant bien, on trouva quelque caisses de pemmican éparées çà et là, et deux barils de viande conservée, qui avaient échappé à la destruction. En somme, un approvisionnement pour six semaines et de la poudre en suffisante quantité. Tout cela fut promptement rassemblé; on profita de la journée pour calfeutrer la chaloupe, la remettre en état, et le lendemain, 24 juillet, la mer fut reprise.

Le continent, vers le quatre-vingt-troisième degré de latitude, s'infléchissait dans l'est. Il était possible qu'il rejoignît ces terres connues sous le nom de terre Grinnel, Ellesmer et le Lincoln-Septentrional, qui forment la ligne côtière de la mer de Baffin. On pouvait donc tenir pour certain que le détroit de Jones s'ouvrait sur les mers intérieures, à l'imitation du détroit de Lancaster.

La chaloupe navigua dès lors sans grandes difficultés; elle évitait facilement les glaces flottantes. Le docteur, en prévision de retards possibles, réduisit ses compagnons à demi-ration de vivres; mais, en somme, ceux-ci ne se fatiguaient pas beaucoup, et leur santé se maintint en bon état.

D'ailleurs, ils n'étaient pas sans tirer quelques coups de fusil; ils tuèrent des canards, des oies, des guillemots, qui leur fournirent une alimentation fraîche et saine. Quant à leur réserve liquide, ils la refaisaient facilement aux glaçons d'eau douce qu'ils rencontraient sur la route, car ils avaient toujours soin de ne pas s'écarter des côtes, la chaloupe ne leur permettant pas d'affronter la pleine mer.

A cette époque de l'année, le thermomètre se tenait déjà constamment au-dessous du point de congélation; le temps, après avoir été souvent pluvieux, se mit à la neige et devint sombre; le soleil commençait à raser de près l'horizon, et son disque s'y laissait échaner chaque jour davantage. Le 30 juillet, les voyageurs le perdirent de vue pour la première fois, c'est-à-dire qu'ils eurent une nuit de quelques minutes.

Cependant la chaloupe filait bien, et fournissait quelquefois des courses de soixante à soixante-cinq milles par vingt-quatre heures; on ne s'arrêtait pas un instant; on savait quelles fatigues à supporter, quels obstacles à franchir la route de terre présenterait, s'il fallait la prendre, et ces mers resserrées ne pouvaient tarder à se rejoindre; il y avait déjà des jeunes glaces reformées çà et là. L'hiver succéda inopinément à l'été sous les hautes latitudes; il n'y a ni printemps ni automne; les saisons intermédiaires manquent. Il fallait donc se hâter.

Le 31 juillet, le ciel étant pur au coucher du soleil, on aperçut les premières étoiles dans les constellations du zénith. A partir de ce jour, un brouillard régna sans cesse, qui gêna considérablement la navigation.

Le docteur, en voyant se multiplier les symptômes de l'hiver, devint très-inquiet; il savait quelles difficultés sir John Ross éprouva pour gagner la mer de Baffin, après l'abandon de son navire; et même, le passage des glaces tenté une première fois, cet audacieux marin fut forcé de revenir à son navire et d'hiverner une quatrième année; mais au moins il avait un abri pour la mauvaise saison, des provisions et du combustible.

Si pareil malheur arrivait aux survivants du *Forward*, s'il leur fallait s'arrêter ou revenir sur leurs pas, ils étaient perdus; le docteur ne dit rien de ses inquiétudes à ses compagnons, mais il les pressa de gagner le plus possible dans l'est.

Enfin, le 15 août, après trente jours d'une navigation assez rapide, après avoir lutté depuis quarante-huit heures contre les glaces qui s'accumulaient dans les passes, après avoir risqué cent fois leur frêle chaloupe, les navigateurs se virent absolument arrêtés, sans pouvoir aller plus loin; la mer était prise de toutes parts, et le thermomètre ne marquait plus en moyenne que quinze degrés au-dessus de zéro (—9 centig).

D'ailleurs, dans tout le nord et l'est, il fut facile de reconnaître la proximité d'une côte à ces petites pierres plates et arrondies, que les flots usent sur les rivages; la glace d'eau douce se rencontrait aussi plus fréquemment.

Altamont fit ses relevés avec une scrupuleuse exactitude, et il obtint 77° 15' de latitude et 85° 02' de longitude.

— Ainsi donc, dit le docteur, voici notre position exacte; nous avons atteint le Lincoln-Septentrional, précisément au cap Eden; nous entrons dans le détroit de Jones; avec un peu plus de bonheur, nous l'aurions trouvé libre jusqu'à la mer de Baffin. Mais il ne faut pas nous plaindre. Si mon pauvre Hatteras n'est pas ren-

tré d'abord une mer si facile, il fut arrivé rapidement au pôle. Ses compagnons ne l'eussent pas abandonné, et sa tête ne serait pas perdue sous l'excès des plus terribles angoisses !

— Alors, dit Altamont, nous n'avons plus qu'un parti à prendre : abandonner la chaloupe et rejoindre en traîneau la côte orientale du Lincoln.

— Abandonner la chaloupe et reprendre le traîneau, bien, répondit le docteur ; mais, au lieu de traverser le Lincoln, je propose de franchir le détroit de Jones sur les glaces et de gagner le Devon-Septentrional.

— Et pourquoi ? demanda Altamont.

— Parce que plus nous nous approcherons du détroit de Lancaster, plus nous aurons de chances d'y rencontrer des baleiniers.

— Vous avez raison, docteur, mais je crains bien que les glaces ne soient pas encore assez unies pour nous offrir un passage praticable.

— Nous essayerons, répondit Clawbonny. La chaloupe fut déchargée ; Bell et Johnson reconstruisirent le traîneau ; toutes ses pièces étaient en bon état ; le lendemain les chiens y furent attelés, et l'on prit le long de la côte pour gagner l'ice-field.

Alors commença ce voyage tant de fois décrit, fatigant et peu rapide ; Altamont avait eu raison de se délier de l'état de la glace ; on ne put traverser le détroit de Jones, et il fallut suivre la côte du Lincoln.

Le 21 août, les voyageurs, en coupant de biais, arrivèrent à l'entrée du détroit du Glacier ; là, ils s'aventurèrent sur l'ice-field, et le lendemain, ils atteignirent l'île Cobourg, qu'ils traversèrent en moins de deux jours au milieu des bourrasques de neige.

Ils purent alors reprendre la route plus facile des champs de glace, et enfin, le 24 août, ils mirent le pied sur le Devon-Septentrional.

— Maintenant, dit le docteur, il ne nous reste plus qu'à traverser cette terre et à gagner le cap Warendor à l'entrée du détroit de Lancaster.

Mais le temps devint affreux et très-froid ; les rafales de neige, les tourbillons reprirent leur violence hivernale ; les voyageurs se sentaient à bout de forces. Les provisions s'épuisaient, et chacun dut se réduire au tiers de ration, afin de conserver aux chiens une nourriture proportionnée à leur travail.

La nature du sol ajoutait beaucoup aux fatigues du voyage ; cette terre du Devon-Septentrional était extrêmement accidentée ; il fallut franchir les monts Trauter par des gorges impraticables, en luttant contre tous les éléments déchaînés. Le traîneau, les hommes et les chiens faillirent y rester, et, plus d'une fois, le désespoir s'empara de cette petite troupe si aguerrie cependant, et si faite aux fatigues d'une expédition polaire. Mais sans qu'il s'en rendissent compte, ces pauvres gens étaient usés moralement et physiquement ; on ne suppose pas impunément dix-huit mois d'incessantes fatigues et une succession éternelle d'espérances et de désespoirs. D'ailleurs, il faut le remarquer, l'aller se fait avec un entraînement, une conviction, une foi qui manquent au retour. Aussi, les malheureux se traînaient avec peine ; on peut dire qu'ils marchaient par habitude, par un reste d'énergie animale presque indépendante de leur volonté.

Ce ne fut que le 30 août qu'ils sortirent enfin de ce chaos de montagnes, dont l'orographie des zones basses ne peut donner aucune idée, mais ils en sortirent meurtris et à demi-gelés. Le docteur ne suffisait plus à soutenir ses compagnons, et il se sentait défaillir lui-même.

Les monts Trauter venaient aboutir à une sorte de plaine convulsionnée par le soulèvement primitif de la montagne.

Là, il fallut absolument prendre quelques jours de repos ; les voyageurs ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre ; deux des chiens d'attelage étaient morts d'épuisement.

Or s'abrita donc derrière un glaçon, par un froid de deux degrés au-dessous de zéro (—19° centigr.) ; personne n'eut le courage de dresser la tente.

Les provisions étaient fort réduites, et, malgré l'extrême parcimonie mise dans les rations, celles-ci ne pouvaient durer plus de huit jours ; le gibier devenait rare et regagnait pour l'hiver de moins rudes climats. La mort par la faim se dressait donc menaçante devant ses victimes épuisées.

Altamont, qui montrait un grand dévouement et une véritable abnégation, profita d'un reste de force et résolut de procurer par la chasse quelque nourriture à ses compagnons.

Il prit son fusil, appela Duk et s'engagea dans les plaines du nord ; le docteur, Johnson et Bell le virent s'éloigner presque indifféremment. Pendant une heure, ils n'entendirent pas une seule fois la détonation de son fusil, et ils le virent revenir sans qu'un seul coup eût été tiré ; mais l'Américain accourait comme un homme épouvanté.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le docteur.

— Là-bas ! sous la neige ! répondit Altamont avec un accent d'effroi en montrant un point de l'horizon.

— Quoi ?

— Toute une troupe d'hommes !...

— Vivants ?

— Morts... gelés... et même... "

L'Américain n'osa achever sa pensée, mais sa physionomie exprimait la plus indicible horreur.

Le docteur, Johnson, Bell, ranimés par cet incident, trouvèrent le moyen de se relever et se traînèrent sur les traces d'Altamont, vers cette partie de la plaine qu'il indiquait du geste.

Ils arrivèrent bientôt à un espace resserré, au

fond d'une ravine profonde, et là, quel spectacle s'offrit à leur vue !

Des cadavres déjà raidis, à demi-enterrés sous ce linceul blanc, sortaient çà et là de la couche de neige ; ici un bras, là une jambe, plus loin des mains crispées, des têtes conservant encore leur physionomie menaçante et désespérée !

Le docteur s'approcha, puis il recula, pâle, les traits décomposés, pendant que Duk aboyait avec une sinistre épouvante.

— Horreur ! horreur ! fit-il.

— Eh bien ? demanda le maître d'équipage.

— Vous ne les avez pas reconnus ? fit le docteur d'une voix altérée.

— Que voulez-vous dire ?

— Regardez !

Cette ravine avait été naguère le théâtre d'une dernière lutte des hommes contre le climat, contre le désespoir, contre la faim même, car, à certains restes horribles, on comprit que les malheureux s'étaient repus de cadavres humains, peut-être d'une chair encore palpitante, et, parmi eux, le docteur avait reconnu Shandon, Pen, le misérable équipage du *Forward* ; les forces firent défaut, les vivres manquèrent à ces infortunés ; leur chaloupe fut brisée probablement par les avalanches ou précipitée dans un gouffre, et ils ne purent profiter de la mer libre ; on peut supposer aussi qu'ils s'égarèrent au milieu de ces continents inconnus. D'ailleurs, des gens partis sous l'excitation de la révolte ne pouvaient être longtemps unis entre eux de cette union qui permet d'accomplir les grandes choses. Un chef de révoltés n'a jamais qu'une puissance douteuse entre les mains. Et sans doute, Shandon fut promptement débordé.

Quoi qu'il en soit, cet équipage passa évidemment par mille tortures, mille désespoirs, pour arriver à cette épouvantable catastrophe ; mais le secret de leurs misères est enseveli avec eux pour toujours dans les neiges du pôle.

— Fuyons ! fuyons ! s'écria le docteur.

Et il entraîna ses compagnons loin du lieu de ce désastre. L'horreur leur rendit une énergie momentanée. Ils se mirent en marche.

CHAPITRE XXVII.—CONCLUSION

A quoi bon s'appesantir sur les maux qui frappèrent sans relâche les survivants de l'expédition ? Eux-mêmes, ils ne purent jamais retrouver dans leur mémoire le souvenir détaillé des huit jours qui s'écoulèrent après l'horrible découverte des restes de l'équipage. Cependant, le 9 septembre, par un miracle d'énergie, ils se trouvèrent au cap Horsburg, à l'extrémité du Devon-Septentrional.

Ils mouraient de faim ; ils n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures, et leur dernier repas fut fait de la chair de leur dernier chien esquimau. Bell ne pouvait aller plus loin, et le vieux Johnson se sentait mourir.

Ils étaient sur le rivage de la mer de Baffin, prise en partie, c'est-à-dire sur le chemin de l'Europe. A trois milles de la côte, les flots libres déferlaient avec bruit sur les vives arêtes du champ de glace.

Il fallait attendre le passage problématique d'un baleinier, et combien de jours encore ?

Mais le ciel prit ces malheureux en pitié, car, le lendemain, Altamont aperçut distinctement une voile à l'horizon.

On sait quelles angoisses accompagnent ces apparitions de navire, quelles craintes d'une espérance déçue ! Le bâtiment semble s'approcher et s'éloigner tour à tour. Ce sont des alternatives horribles d'espoir et de désespoir, et trop souvent, au moment où les naufragés se croient sauvés, la voile entrevue s'éloigne et s'efface à l'horizon.

Le docteur et ses compagnons passèrent par toutes ces épreuves ; ils étaient arrivés à la limite occidentale du champ de glace, se portant, se poussant les uns les autres, et ils voyaient disparaître peu à peu ce navire, sans qu'il eût remarqué leur présence. Ils l'appelaient, mais en vain !

Ce fut alors que le docteur eut une dernière inspiration de cet industrieux génie qui l'avait si bien servi jusqu'alors.

Un glaçon, pris par le courant, vint se heurter contre l'ice-field.

— Ce glaçon ! fit-il, en le montrant de la main.

On ne le comprit pas.

— Embarquons ! embarquons ! s'écria-t-il. Ce fut un éclair dans l'esprit de tous.

— Ah ! monsieur Clawbonny, monsieur Clawbonny ! répétait Johnson en embrassant les mains du docteur.

Bell, aidé d'Altamont, courut au traîneau ; il en rapporta l'un des montants, le planta dans le glaçon comme un mât, et le soutint avec des cordes ; la tente fut déchirée pour former tant bien que mal une voile. Le vent était favorable ; les malheureux abandonnés se précipitèrent sur la fragile radeau et prirent le large.

Deux heures plus tard, après des efforts inouïs, les derniers hommes du *Forward* étaient recueillis à bord du *Hans Christian*, baleinier danois, qui regagnait le détroit de Davis.

Le capitaine reçut en homme de cœur ces spectres qui n'avaient plus d'apparence humaine ; à la vue de leurs souffrances, il comprit leur histoire ; il leur prodigua les soins les plus attentifs, et il parvint à les conserver à la vie.

Dix jours après, Clawbonny, Johnson, Bell, Altamont et le capitaine Hatteras débarquèrent à Korsør, dans le Seeland, en Danemark ; un bateau à vapeur les conduisit à Kiel ; de là, par Altona et Hambourg, ils gagnèrent Londres, où

ils arrivèrent le 13 du même mois, à peine remis de leurs longues épreuves.

Le premier soin du docteur fut de demander à la Société royale géographique de Londres la faveur de lui faire une communication ; il fut admis à la séance du 15 juillet.

Que l'on s'imagine l'étonnement de cette savante assemblée, et ses hurrahs enthousiastes après la lecture du document d'Hatteras.

Ce voyage, unique dans son espèce, sans précédent dans les fastes de l'histoire, résumait toutes les découvertes antérieures faites au sein des régions circumpolaires ; il reliait entre elles les expéditions des Parry, des Ross, des Franklin, des Mac-Clure ; il complétait, entre le centième et le cent quinzième méridien, la carte des contrées hyperboréennes, et enfin il aboutissait à ce point du globe inaccessible jusqu'alors, au pôle même.

Jamais, non, jamais nouvelle aussi inattendue n'éclata au sein de l'Angleterre stupéfaite !

Les Anglais sont passionnés pour ces grands faits géographiques ; ils se sentent émus et fiers, depuis le lord jusqu'au cokeney, depuis le prince-merchant jusqu'à l'ouvrier des docks.

La nouvelle de la grande découverte courut sur tous les fils télégraphiques du Royaume-Uni avec la rapidité de la foudre ; les journaux inscrivirent le nom d'Hatteras en tête de leurs colonnes comme celui d'un martyr, et l'Angleterre tressaillit d'orgueil.

On fêta le docteur et ses compagnons, qui furent présentés à Sa Gracieuse Majesté par le Grand-Chancelier, en audience solennelle.

Le gouvernement confirma les noms d'île de la Reine, pour le rocher du pôle nord, de Mont-Hatteras, décerné au volcan lui-même, et d'Altamont-Harbourg, donné au port de la Nouvelle-Amérique.

Altamont ne se sépara plus de ses compagnons de misère et de gloire, devenus ses amis ; il suivit le docteur, Bell et Johnson à Liverpool, où les acclama à leur retour, après les avoir si longtemps crus morts et ensevelis dans les glaces éternelles.

Mais cette gloire, le docteur Clawbonny la rapporta sans cesse à celui qui la méritait entre tous. Dans la relation de son voyage, intitulée : "The English at the North-Pole," publiée l'année suivante par les soins de la Société royale de géographie, il fit de John Hatteras l'égal des plus grands voyageurs, l'émule de ces hommes audacieux qui se sacrifient tout entiers aux progrès de la science.

Cependant, cette triste victime d'une sublime passion vivait paisiblement dans la maison de santé de Sten-Cottage, près de Liverpool, où son ami le docteur l'avait installé lui-même. Sa folie était douce, mais il ne parlait pas, il ne comprenait plus, et sa parole semblait s'être en allée avec sa raison. Un seul sentiment le rattachait au monde extérieur, son amitié pour Duk, dont on n'avait pas voulu le séparer.

Cette maladie, cette "folie polaire," suivait donc tranquillement son cours et ne présentait aucun symptôme particulier, quand, un jour, le docteur Clawbonny, qui visitait souvent son pauvre malade, fut frappé de son allure.

Depuis quelque temps, le capitaine Hatteras, suivi de son fidèle chien qui le regardait d'un œil doux et triste, se promenait chaque jour pendant de longues heures ; mais sa promenade s'accomplissait invariablement suivant un sens déterminé et dans la direction d'une certaine allée de Sten-Cottage. Le capitaine, une fois arrivé à l'extrémité de l'allée, revenait à reculons. Quelqu'un l'arrêtait-il ? Il montrait du doigt un point fixe dans le ciel. Voulaient-ils l'obliger à se retourner ? Il s'irritait, et Duk, partageant sa colère, aboyait avec fureur.

Le docteur observa attentivement une manie si bizarre, et il comprit bientôt le motif de cette obstination singulière ; il devina pourquoi cette promenade s'accomplissait dans une direction constante, et, pour ainsi dire, sous l'influence d'une force magnétique.

Le capitaine John Hatteras marchait invariablement vers le Nord.

FIN

LEGISLATURE PROVINCIALE

Les Chambres s'assemblèrent de nouveau mardi, le 19, pour la première fois depuis le décès du Lieutenant-Gouverneur Caron et la nomination de son successeur. Cet événement a donné, encore une fois, à l'hon. procureur-général Angers l'occasion de montrer l'excellente idée qu'il se fait de ses devoirs constitutionnels.

Après l'expédition des affaires sur les ordres du jour, l'hon. M. Angers, en proposant l'ajournement, fit les observations suivantes au sujet de la nomination du nouveau Lieutenant-Gouverneur : Qu'il me soit permis de me faire l'interprète des sentiments de la Chambre au sujet de la nomination de notre Lieutenant-Gouverneur. Pendant 20 ans il a été un des plus forts joueurs de son parti et dans toutes les luttes politiques où on l'a rencontré dans le district de Québec. Longtemps la politique a été pour lui une carrière ingrate, et il a livré de longs et nombreux combats avant de gagner la victoire. Il a occupé différentes positions sous le gouvernement, et avant d'être nommé représentant de Sa Majesté dans cette province, il faisait partie de l'administration d'Ottawa. Je dois dire que si sa carrière politique a été ingrate, il a toujours été fidèle à son parti et il a reçu de ses amis la juste récompense de son zèle et de son talent. Ses talents, ses études sérieuses l'avaient rendu digne du poste auquel il a été

appelé, et après avoir longtemps combattu, il a mis de côté l'arme et le bouclier pour accepter l'emblème de la justice et de l'autorité.

La Chambre a vu certainement cette nomination avec plaisir, et je dois remercier sincèrement mes amis d'avoir si bien accueilli le représentant de Sa Majesté.

M. Joly répondit comme suit : Encore dans cette occasion, je puis dire au gouvernement que nous approuvons pleinement ses remarques. Ce qui a distingué l'hon. Letellier de St. Just, c'est sa fidélité à son parti, son courage et sa loyauté, et j'ai vu avec plaisir mon bon ami reconnaître ces qualités que nous retrouverons encore en lui comme Lieutenant-Gouverneur.

Il est une chose dont je suis convaincu, et ce que je viens d'entendre me confirme dans mon opinion : c'est que cette nomination a été bien accueillie d'un bout à l'autre de la province.

Mercredi, après la troisième lecture de plusieurs bills et les affaires de routine, l'ordre du jour ayant appelé la réception du rapport du comité général sur les résolutions relatives à la formation d'un fonds consolidé pour les chemins de fer,

M. Joly dit que, vu l'heure avancée, il ne faisait que de courtes observations, mais qu'il ne voulait pas introduire d'amendements, car il objectait à toutes les résolutions. Il demanda donc quelles ne soient pas lues.

Il examina chaque clause, et présenta ses arguments adverses, la conclusion générale de son discours étant que le gouvernement voulait emprunter \$3,000,000 pour les ajouter aux \$8,000,000 déjà empruntés, et que la province ne pourrait rencontrer les \$660,000 par année d'intérêt sur cette dette de \$11,000,000.

L'hon. M. Church répondit longuement à l'hon. député de Lotbinière. Après avoir parlé de l'excellente position financière de la province, de tous les moyens qu'elle avait à sa disposition pour faire face à ses obligations et au paiement de l'intérêt de la dette des chemins de fer, il accusa l'hon. député de Lotbinière de l'avoir mal compris et d'avoir tiré de fausses conclusions au sujet de la condition de la province. La province n'aura pas à payer \$660,000 comme l'a dit son hon. ami, car il faut considérer que la dette n'est pas de \$11,000,000, mais seulement de \$8,000,000, et en admettant qu'elle soit augmentée de trois millions, ce ne serait ni cette année ni l'année prochaine, et alors si le revenu casuel de la province augmentait dans la même proportion que durant les 8 dernières années, il sera facile de payer un intérêt de \$660,000.

Le budget de 1877-78 pourvoit amplement au paiement de l'intérêt de \$490,000. L'orateur parle ensuite de la ligne de chemin de fer entreprise par le gouvernement et cite le témoignage d'un ingénieur habile qui prédit que dans les premières années non-seulement les dépenses d'exploitation seront payées, mais que les bénéfices couvriront une partie du paiement de l'intérêt.

Il y eut beaucoup de besogne d'accomplir jardi, mais la séance ne fut assainie d'aucun discours important. Vendredi, au contraire, l'éloquence faisait vibrer les galeries, et certes, le sujet s'y prêtait. Il s'agissait du bill pour protéger les Sœurs de la Providence dans l'exercice des industries à l'aide desquelles elles soulagent tant de misères. M. Taillon a plaidé leur cause avec autant d'habileté que de feu. MM. Joly, Laframboise et Préfontaine se sont opposés à la mesure, comme une atteinte aux droits des commerçants, M. Ogilvie a proposé d'abord que le bill soit renvoyé à trois mois, puis que, s'il passait, une clause y soit introduite enlevant aux religieuses leurs privilèges, exemptions de taxes, etc. ; mais la mesure fut adoptée telle que proposée, par un vote de 40 contre 13.

Les résolutions proposées par l'hon. M. Angers concernant les chemins de fer furent aussi adoptées.

— Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

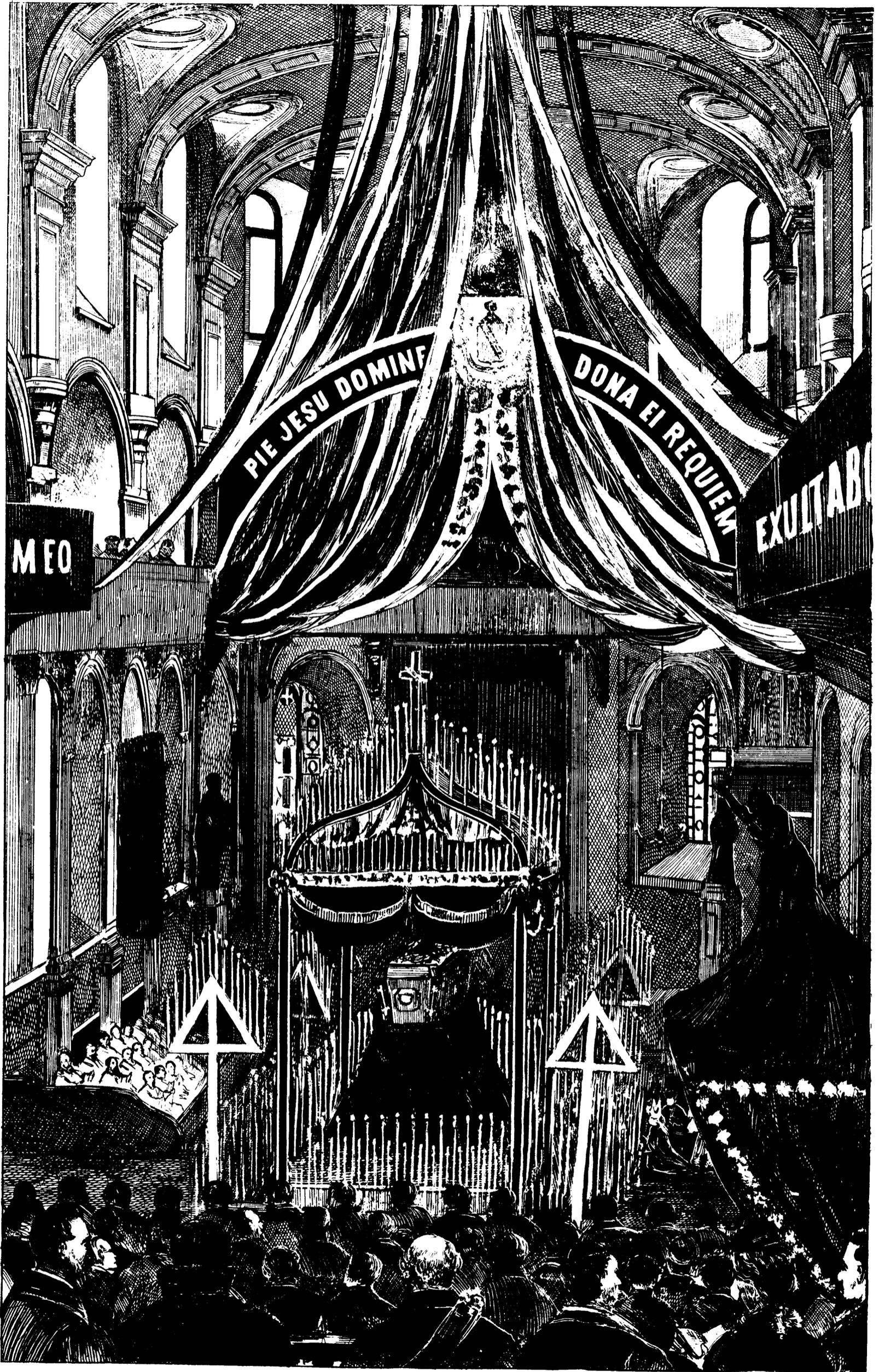
Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAIG,
223, rue McGill, Montréal.

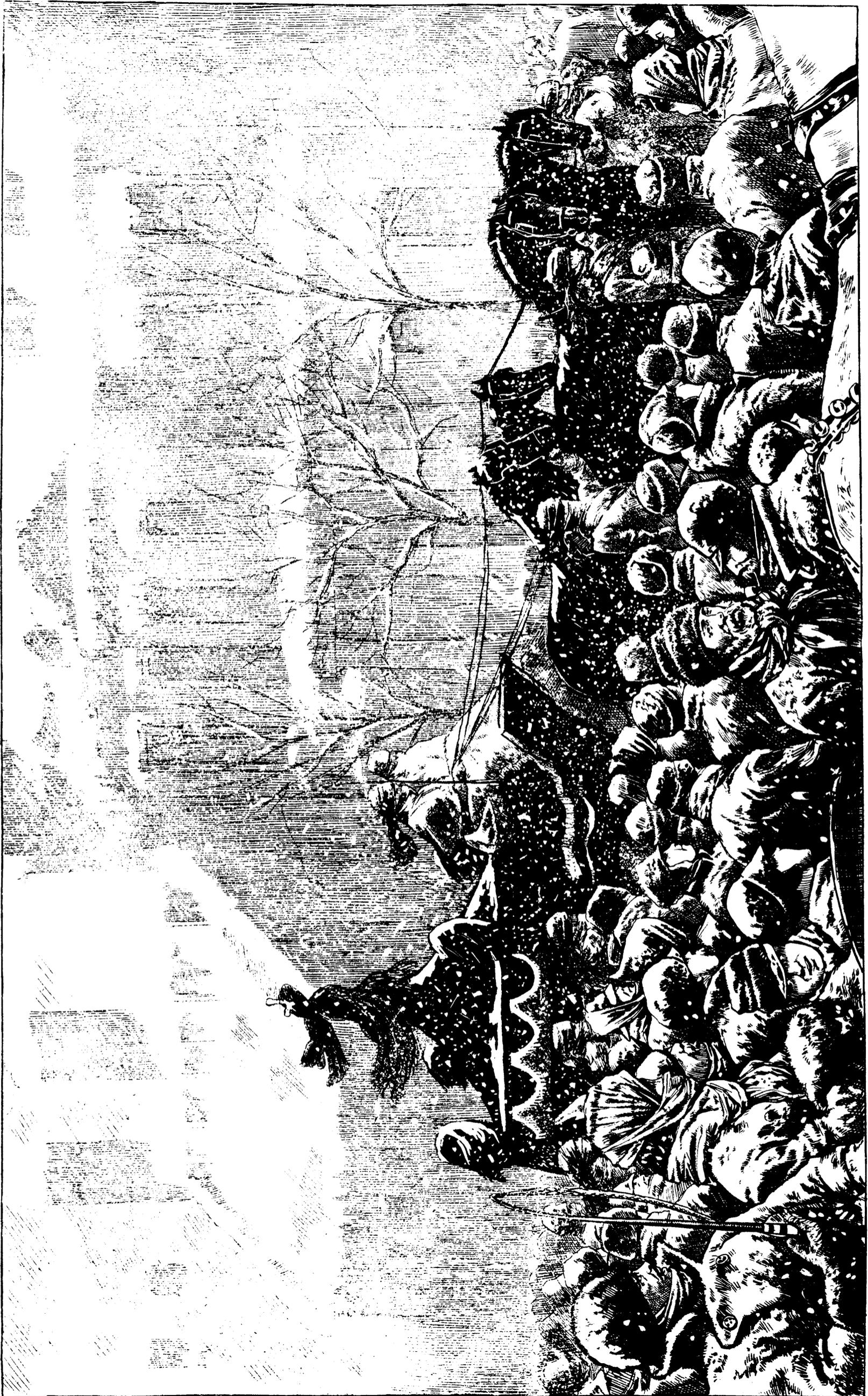
Avis spéciaux.—Les Pastilles-à-Vers Végétales de DEVINS sont une amélioration des temps modernes dans le traitement médical des enfants. Elles réunissent en elles-mêmes des qualités jusqu'à présent considérées incompatibles, étant aussi délicieuses au goût que la confiserie la plus délicate.

L'enfant en bas âge, du tempérament le plus revêché, les savoure avec délice, et les mères de famille peuvent administrer ces Pastilles en toute sûreté, si, comme nous n'en doutons pas, elles tiennent à soulager leurs enfants par la destruction des vers d'une manière certaine et complète.

Pour éviter la contrefaçon, assurez-vous que le mot "DEVINS" est estampillé sur chacune de ces Pastilles.



FUNÉRAILLES DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR CARON : LE CATAFALQUE ET LE SANCTUAIRE, DANS LA BASILIQUE.



FUNÉRAILLES DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR CARON : LA PROCESSION PASSANT DEVANT L'HOTEL-DE-VILLE.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXVIII

OU TOUT LE MONDE SE RETROUVE

(Suite et fin)

Il revint bientôt, les bras chargés de bouteilles, qu'il pressait amoureusement sur son cœur.

Quand tout ce butin fut rangé en bataille sur la table, Lafleur s'écria :

“ Mes amis, à présent que nous nous connaissons pour des gaillards solides qui savent prendre la vie comme il faut et la mener joyeusement, je propose de faire rondement les choses. Et, d'abord, buvons à l'éternelle amitié que nous venons de contracter, le gros Bill et moi.

— Oui ! oui ! cria-t-on de toutes parts : que les colombes se dévorent entre elles, plutôt qu'un nuage n'obscurcisse une si belle amitié !

— A pleins verres, messieurs ! tonna Lafleur, tout en cachant négligemment le sien, qui était aux trois quarts rempli d'eau.

Cette recommandation était inutile pour les deux nouveaux arrivants, car ils avaient une soif de fiévreux et ne demandaient qu'à s'humecter largement le gosier.

La santé des nouveaux amis fut donc bue avec entraînement ; puis vint celle de Simon, celle de la mère Friponne, puis celle du grand chien fauve, puis celle du chat noir, puis... on ne sut plus à qui boire.

A cette phase de l'orgie, tout le monde était aux quatre-cinquièmes ivre. Bill avait la figure vermillonnée et turgescence ; Passe-Partout demeurait pâle et anguleux, mais ses petits yeux noirs lançaient des regards en vrilles, tout torse d'éclairs joyeux ; Simon avait roulé sous la table et ronflait comme un cachalot ; la mère Friponne, le nez sur ses genoux, cuvait son whisky en face de la cheminée.

Quant à nos deux intimes, Lafleur et Cardon, ils semblaient plus ivres encore que les autres. Le premier avait, sans cérémonie, escaladé la table, et, là, dominant les pochards ahuris, il hurait sa chanson favorite : le *Grand-père Noël*, à laquelle répondait, d'une voix de girouette rouillée, l'illustre Cardon.

Ce tintamarre diabolique dura jusqu'à plus de quatre heures du matin, où Passe-Partout se déclara tout-à-fait incapable de boire une seule goutte de plus et manifesta le désir de garder l'atôme de lucidité qui lui restait.

Bill se récria :

“ Mais il y a encore une bouteille pleine ! disait-il d'un ton lamentable.

— Il est temps de songer à nos affaires, répondait Passe-Partout.

— Au diable les affaires !... reprenait le géant.

— Au diable !... hum ! et le patron, l'envois-tu au diable, lui aussi ?

— Quel patron ?... Ah ! ce grippe-sou de Lapierre...

— Chut ! ”

Cette dernière recommandation fut accompagnée d'un si formidable coup de pied, que Lafleur et Cardon, qui paraissaient sommeiller, tressaillèrent sur leurs escabeaux.

Ils échangèrent un rapide regard et se levèrent négligemment.

Chose singulière, malgré l'énorme quantité de whisky qu'ils avaient bu, les deux jeunes gens semblaient parfaitement solides sur leurs jambes et toute trace d'ivresse avait disparu.

Pendant que Passe-Partout, avec une pointe d'inquiétude dans le regard, cherche à se rendre compte de cet étrange phénomène, expliquons-le à nos lecteurs.

On se rappelle qu'aussitôt la voiture arrivée, l'assé-Partout sauta à terre et courut à la mesure de la mère Friponne ; on se souvient aussi qu'il revint vers Bill et lui annonça qu'il y avait du monde, et qu'il faudrait tourner la maison, pour entrer par derrière. Ce qui fut fait.

Mais toutes ces allées et venues ne s'étaient pas exécutées sans éveiller l'attention des hôtes de la mère Friponne. Or, comme ces hôtes n'étaient rien moins que Lafleur et Cardon, c'est-à-dire des amis de Gustave Després et du Caboulot, disparus si étrangement depuis quelques jours, on conçoit que tout ce qui sentait le mystère dut leur mettre la puce à l'oreille.

Ils profitèrent donc de l'absence de la vieille pour regarder par la fenêtre et assister au singulier transbordement que nous avons décrit. Malheureusement, la lune, comme si elle l'eût fait exprès, se cacha derrière un nuage au moment où le lugubre cortège passa près de la maison, et ils ne purent distinguer les traits de l'homme garrotté et bâillonné que l'on était en train de mettre à l'ombre.

Toutefois, ce qu'ils en virent leur donna l'éveil et fit naître dans leur esprit une étrange émotion, mêlée d'une espérance vague... Si c'était Gustave ou le Caboulot que l'on faisait ainsi disparaître !... Ce Lapierre de malheur en était bien capable, après tout !

“ Veillons au grain, ami Cardon, avait murmuré Lafleur à l'oreille de son camarade ; quelque chose me dit que nous ne serons pas venus ici ce soir pour rien.

— Tu crois donc que ça pourrait être... ? ” avait répliqué Cardon.

— Ça me le dit... j'ai un pressentiment. Mais, chut ! voilà nos bandits qui remontent de la cave. Tâchons de les griser et de ne pas perdre

la boule, nous. Une autre fois, nous leur re-vaudrons ça... ”

L'arrivée de la mère Friponne, suivie des deux prétendus explorateurs—une petite qualité inventée par l'ingénieuse vieille—mit fin au colloque, et l'on s'appêta à bien recevoir des *gentlemen* aussi considérables.

Nous avons vu avec quelles démonstrations chaleureuses furent accueillis les honorables explorateurs du pays situé en arrière de Charlesbourg ; nous avons entendu les serments d'éternelle amitié échangés entre les quatre nouveaux amis et scellés de formidables libations—réelles pour Passe-Partout et Bill, mais simulées pour les deux étudiants ; il nous a même été donné de suivre les progrès de l'ivresse chez l'insatiable géant et—ô néant de la vertu humaine !—chez l'incorruptible lieutenant de Lapierre.

Le programme tracé par Lafleur avait donc été exécuté sans encombre quant à ce qui concernait l'ivresse ; mais, par malheur, jusqu'à près de cinq heures du matin, toute tentative pour faire *jaaser* les deux apôtres avait échoué.

De guerre lasse, Lafleur et Cardon essayèrent d'un nouveau stratagème : ils feignirent de dormir.

C'est à ce moment même que Passe-Partout déclara en avoir assez et refusa de boire la dernière bouteille avec son vorace compagnon.

La partie semblait donc fort compromise et les étudiants se disposaient à dresser de nouvelles batteries, lorsque le nom de Lapierre, imprudemment échappé à Bill, éclata comme une bombe à leurs oreilles.

L'effet fut instantané.

Plus de doute : l'homme garrotté que les deux chenapans avaient transporté dans les caves de la masure ne pouvait être autre que Després ou le Caboulot !... Et le mariage de Lapierre qui allait se célébrer le matin même !...

Lafleur et Cardon se levèrent donc tranquillement de leurs sièges ; puis, avec la même insouciance, ils se dirigèrent chacun vers leur ami de fraîche date...

Voyant cette manœuvre, Passe-Partout se dressa sur ses jambes et mit une main dans sa poche, d'où il tira rapidement un revolver.

Mais le pauvre garçon n'eut pas le temps de s'en servir : Cardon bondit sur lui, empoigna l'arme et l'arracha des mains de Passe-Partout ; puis, de la main gauche, il entoura le maigre cou du petit homme, qu'il alla proprement coler à la muraille.

De son côté, Lafleur s'était disposé à attaquer Bill ; mais voyant ce dernier dans l'impossibilité absolue de se lever, il se contenta de le fouiller et de lui ôter son poignard.

“ Des cordes ! ” cria Cardon. Vas prendre celles qui lient Després.”

Lafleur partit en courant. Mais un épouvantable fracas l'arrêta sur le seuil du cabinet noir, et un homme bondit comme un léopard en face de lui.

“ A moi, Lafleur ! à moi, Cardon ! ” cria cet homme, d'une voix terrible.

— Gustave ! Gustave ! ” hurlèrent les étudiants.

C'était, en effet, Gustave Després.

Comment s'était-il échappé ? par quel trou de souris avait-il passé ?

Nous allons le dire.

La porte ne se fut pas plus tôt fermée sur les talons du dernier de ses geôliers, que Gustave sortit de son impassibilité et chercha à se débarrasser de ses liens.

La chose n'était pas facile et, pendant une bonne heure, le prisonnier s'épuisa en efforts infructueux. Les cordes étaient solides et le ficelage exécuté de main de maître. Pas la moindre possibilité de desserrer les tenaces nœuds coulant qui retenaient les poignets derrière le dos !

Després, ruisselant de sueurs et accablé de fatigue, se laissa retomber sur le sol, dans un état de prostration complète.

Mais si le corps se reposait, la tête continua de travailler.

Au bout d'un quart-d'heure de réflexion, le jeune homme tressaillit sur sa couche raboteuse. Une idée venait de lui traverser la tête : “ Si je pouvais prendre mon couteau ! ”

Hum ! ce n'était pas une mince affaire ! Le couteau en question se trouvait dans la poche droite du pantalon... et comment l'atteindre ?... N'importe ! Després se mit aussitôt à l'œuvre.

Il se tourna, se retourna, se tordit, réussit à introduire le bout de ses doigts dans la bienheureuse poche, à saisir le couteau, le sortit à moitié, le perdit, le rattrapa, et finalement poussa un cri de triomphe...

Le couteau sauveur, échappé de sa retraite, gisait sur le sol !

Le prendre, l'ouvrir, couper, scier un peu partout fut l'affaire de cinq minutes.

Quand Gustave cessa de travailler, ses liens gisaient par terre ; il était libre... dans sa prison !

Comme on peut le supposer naturellement, le bâillon sous lequel étouffait le prisonnier subit le même sort que les liens, et le Roi des Etudiants put enfin détenir ses pauvres membres tout courbaturés.

Cela fait, Després se mit en devoir d'inspecter sa prison. Un rayon de lune qui filtrait par le grillage d'un petit soupirail, lui ayant paru insuffisant pour bien étudier les lieux, le jeune homme alluma une allumette, puis deux, puis six, puis d'autres encore.

Après cette série d'illumination fastueuses, Gustave savait ce qu'il voulait savoir ; il était fixé sur l'unique chance qu'il avait de se tirer d'affaire.

On n'a pas oublié que la cave où avait été transporté notre ami se trouvait du côté du

nord, séparée de la distillerie par un mur mitoyen et ayant au-dessus d'elle les appartements inoccupés de la masure, dont un servait de prison à la malheureuse sœur du Caboulot.

Or, le plancher supérieur de cette cave était dans un état complet de délabrement. Les madiers qui la composaient étaient aux trois-quarts pourris et ne tenaient aux solives que par un miracle des lois de la pesanteur.

Gustave n'hésita pas. Il comprit que son fort couteau aurait bientôt fait justice de ce bois vermoulu et se mit à l'attaquer avec énergie et précaution, de peur d'attirer l'attention de ses ravisseurs.

Au bout d'une demi-heure de travail, deux des madiers du premier plancher étaient coupés et leurs débris gisaient par terre, laissant béante une ouverture de deux pieds sur six, à peu près, à l'encoignure nord de la cave.

Restait le deuxième plancher—celui qui formait le parquet de la pièce au-dessus.

Després se reposa cinq minutes et recommença à jouer du couteau.

Ce fut plus long, car le plancher supérieur se trouvait être en meilleur état que l'autre ; mais, enfin, après un travail opiniâtre de plus d'une heure, une coupure transversale en avait séparé les madiers et il ne restait plus qu'à les faire basculer sur la solive qui touchait à la muraille.

Després avait un crochet à son bienheureux couteau ; il l'introduisit dans la rainure, tira à lui et faillit pousser un cri de joie, en voyant le jour lui arriver à flots par l'ouverture que laissent les madiers en tombant.

Mais une autre émotion, plus forte et plus inattendue, lui était réservée.

En passant sa tête par le trou pour se hisser à l'étage supérieur, Gustave aperçut une jeune fille assise sur un méchant grabat, dans le coin d'une chambre triste et nue. La malheureuse avait la tête dans ses mains et lui tournait le dos. Elle était, sans doute, sous le coup d'une immense préoccupation, car elle n'entendit pas le bruit que faisait Després en prenant pied dans son réduit.

Le Roi des Etudiants fit un pas en avant ; la jeune fille se retourna, éfrayée, et deux cris étouffés partirent simultanément :

“ Gustave ! ”

“ Louise ! ”

Puis un court silence suivit, pendant lequel les deux anciens amants des bords du Richelieu sentirent leur cœur envahi par un flot de souvenirs douloureux. Louise était trop émue pour parler, et Gustave, brusquement placé en face de cette jeune fille qu'il avait tant aimée, croyait entendre gronder en lui-même, comme un tonnerre lointain, les dernières rumeurs de sa passion expirante.

Ce fut lui qui, dominant son trouble, rompit le premier ce silence plein d'angoisses.

“ Louise, dit-il avec mélancolie, nous nous revoyons dans de tristes circonstances.

— Hélas ! Gustave, répondit la jeune fille, en relevant sa tête blonde et son visage pâli, que vous est-il donc arrivé et comment se fait-il que je vous retrouve ici, après vous avoir laissé là-bas, tout sanglant et évanoui ?

— C'est toute une histoire. J'ai été transporté chez vous par Georges et je n'en suis parti qu'hier soir, après que les soins assidus de votre excellent père et d'un habile médecin m'eussent remis sur pied.

— Ah !... mais cela ne me dit pas pourquoi vous m'apparaissez comme dans les contes de fée, surgissant des entrailles de la terre.

— Oh ! ceci est le fait d'un monsieur qui m'en veut beaucoup et ne me l'a que trop prouvé, répondit Gustave, avec un sourire amer.

— Que voulez-vous dire ? fit Louise, étonnée.

— Je veux dire que, tel que vous me voyez, je suis prisonnier de monsieur Lapierre.

— Vraiment ?... le misérable ne s'est pas contenté... ?

— De m'envoyer au pénitencier ?... de m'assassiner dans un endroit écarté ?... Non, mademoiselle ; il lui restait à me séquestrer : c'est ce qu'il vient de faire.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la pauvre fille ; mais c'est donc un monstre que cet homme ?

— Comme vous dites, mademoiselle, répondit Després, en s'inclinant froidement.

Puis, au bout de quelques secondes, il reprit :

“ Et, vous, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Depuis cette soirée où je vous trouvai dans le parc de Mme Privat, baignant dans votre sang.

— Comment vous trouviez-vous là ? ” demanda le jeune homme, avec une certaine anxiété.

Louise hésita un instant, puis répondit d'une voix douce :

“ J'étais allée chez vous avec mon frère et, apprenant votre départ, nous allions à votre rencontre.

— A ma rencontre !... Et pourquoi ? ”

Louise tomba à genoux, prit les mains de Després et murmura en sanglotant :

“ J'avais assez souffert... je voulais être pardonnée ! ”

Gustave pâlit... Le fantôme de la trahison de sa fiancée se dressa un moment devant ses yeux, escorté du spectre sévère de la vengeance... Mais il avait souffert, lui aussi, et chez les âmes vraiment fortes, la souffrance élève le sentiment et met au cœur la sainte compassion...

Gustave chassa donc, d'un froncement de sourcil, les deux sinistres apparitions. Il releva Louise, la baisa au front et lui dit simplement :

“ Louise, de ce jour, le passé n'existe plus : je te pardonne ! ”

La douce jeune fille, sentant qu'elle méritait ce pardon, ne répondit qu'un mot :

“ Merci ! ”

Puis elle ajouta aussitôt :

“ Et, maintenant, mon bon Gustave, cours où le devoir t'appelle. Il y a là-bas une malheureuse enfant qui t'attend comme un sauveur. Laisse-moi et vole à la Canardière.

— Tu as raison, Louise, mais nous irons tous deux. Ton témoignage ne sera pas inutile.

— Je suis prête à tout.”

En ce moment, une voix puissante se fit entendre au loin, dans la maison, chantant ce refrain connu :

C'est notre grand-père Noël,
Patriarche digne,
Que l'bon Dieu nous a conservé
Pour planter la vigne.

“ Lafleur ici ! s'écria Gustave. Nous sommes sauvés. Vite à l'œuvre ! ”

Et, bondissant vers la porte, le vigoureux jeune homme la frappa si violemment de son pied, qu'elle vola en éclat.

C'était ce fracas qu'avait entendu Lafleur.

Cinq minutes plus tard, Bill et Passe-Partout étaient garrottés à leur tour, et Gustave Després, sur le point de partir, disait :

“ Mes amis, il est cinq heures et je n'ai pas un instant à perdre. Je vois donc prendre les devants. Quant à vous, abandonnez ces deux coquins à leur sort et conduisez cette jeune fille là où elle vous dira d'aller. C'est compris, n'est-ce pas !

— Oui, oui ! et elle n'aura pas à se plaindre de nous, répliquèrent les étudiants.

— A tantôt, alors !

— A tantôt ! Vive le Roi des Etudiants ! ”

Gustave prit sa course et descendit la route de Charlesbourg ; mais, au moment d'en tourner l'angle, il se heurta presque à un jeune homme qui la remontait.

Il ne put retenir une exclamation :

“ Le Caboulot ! ”

— Gustave ! répondit l'enfant, tout essoufflé.

— D'où sors-tu ?

— De chez Lapierre.

— Je m'en doutais. Tu t'es donc évadé ?

— Oui. Tout le monde est en campagne depuis hier soir. On m'a donné pour gardienne une femme à qui il restait un morceau de cœur : je l'ai attendrie, et je cours chez une certaine mère Friponne que j'ai entendu nommer de ma prison. Ma sœur doit y être.

— Elle y est, et sous bonne garde, encore. Hâte-toi et ramène-la... elle te dira où.

— J'y vole... Et toi ?

— Je suis pressé... je te conterai cela plus tard. Au revoir ! ”

Et Gustave poursuivit son chemin, au pas de course.

Nous avons vu que, lorsqu'il arriva, il n'était que temps !

CHAPITRE XXIX

LE JUGEMENT DE DIEU

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, quel coup de théâtre produisit l'arrivée du Roi des Etudiants dans le grand salon du cottage, alors envahi par l'élite de la société québécoise.

Lapierre, debout près du notaire, se laissa tomber sur un siège, pendant que sa figure de cire prenait les teintes livides de la terreur.

Quand à Laure—nous l'avons dit—elle se laissa échapper la plume qu'elle tenait, joignit les mains et leva les yeux au ciel, dans un élan spontané de gratitude.

Tout le monde s'était retourné vers la porte et chacun regardait avec une profonde stupefaction ce beau jeune homme pâle qui s'était arrêté sur le seuil du salon et dont la vue impressionnait si fort le couple qui allait bientôt s'unir.

Ce fut une heureuse diversion pour Champfort, car elle empêcha son coup de tête d'être trop remarqué, et Edmond put le ramener à l'écart sans qu'il fit aucune résistance.

Cependant, Gustave Després, après s'être orienté un instant et avoir promené son regard dans la vaste pièce, s'avança lentement vers la table et s'inclina devant madame Privat, qui n'était pas encore revenue de son ébahissement :

“ Madame, dit-il d'une voix grave, vous me pardonnerez d'avoir répondu si tard à votre gracieuse invitation d'assister à votre bal. Rien moins que la privation absolue de ma liberté n'aurait pu m'empêcher d'assister aux splendeurs de ce grand festival. Aussi, étais-je bel et bien prisonnier. Mais j'ai brisé mes liens, fait sauter mes verrous... et me voici ! ”

Et Després, en prononçant ces paroles sur un ton d'exquise galanterie, se retourna à demi du côté de Lapierre et lui jeta un regard froidement railleur, que ce dernier ne put soutenir.

La riche veuve ne savait trop que penser de cette tirade, qu'elle trouvait pour le moins excentrique ; mais elle était de trop bonne société pour ne pas y répondre poliment.

“ Monsieur, dit-elle gracieusement, vous nous donnez là, à mes enfants et à moi, une trop grande preuve d'attachement pour que je ne vous prie pas de me dire votre nom.

— Madame, répondit le jeune homme, je me nommais autrefois Gustave Lenoir ; mais des circonstances d'une nature particulière m'ont forcé de prendre le nom de ma mère, et, maintenant, je m'appelle Gustave Després.

— C'est notre roi, ma mère, c'est le Roi des Etudiants ! ajouta Edmond.

— Ah ! fit la veuve. Eh bien ! sire, ajoutez-elle en souriant, Votre Majesté nous fera l'honneur de signer sur le contrat de mariage de ma

filles, dont la lecture venait de se terminer au moment de votre arrivée.

—Madame, répliqua Després d'une voix toujours courtoise, mais ferme, je regrette infiniment de ne pouvoir apposer ma royale griffe au bas de cet acte notarié, car je suis venu, au contraire, pour empêcher ce contrat de se signer.

—Plait-il, monsieur ? fit madame Privat avec hauteur, car elle commençait à trouver la plaisanterie un peu forte.

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame.

—Ainsi, vous avez réellement la prétention d'empêcher le mariage de ma fille ?

—J'ai la prétention d'empêcher Joseph Lapierre d'épouser mademoiselle Laure.

La veuve du colonel eut un ricanement nerveux.

—En vérité, monsieur, vous êtes plaisant pour un roi ! dit-elle.

—J'ai bien peur, madame, que vous ne me trouviez, au contraire, bien lugubre dans quelques instants, répliqua solennellement Després.

Cette réponse fit tressaillir légèrement la veuve et causa une certaine émotion dans l'assistance. Les fauteuils se rapprochèrent insensiblement et les chuchotements cessèrent, comme si les paroles du jeune étranger eussent été le prologue de quelque drame mystérieux.

Quant à Lapierre, relevé un peu près maître de lui-même, par un puissant effort de volonté, il se tenait renversé sur son fauteuil, le regard insolent et la lèvre dédaigneuse. Il semblait assister à quelque bonne farce d'écolier, et ne pas se préoccuper le moins du monde de ce qui pouvait en résulter.

Madame Privat, après une minute de vague contrainte, reprit avec une sorte d'impatience : —Enfin, M. Després, plaisant ou lugubre, expliquez-vous... Qu'y a-t-il ? de quoi s'agit-il ?

—De quoi il s'agit ? je vais vous le dire, ma chère dame, riposta une voix métallique et railleuse, qui n'était autre que l'organe de Lapierre.

—Ah ! fit la mère de Laure, vous sauriez ?...

—Oui, madame. Le monsieur tragique que vous avez sous les yeux n'est rien moins qu'un de mes anciens rivaux qui, pour un amour rentré, me fait l'honneur de me haïr et s'est juré de me faire tort auprès de vous.

—Ah ! fit encore la veuve du colonel, je m'attendais à une tragédie et voilà que vous me menacez d'une pièce bouffonne ! C'est mal à vous, mon cher genre : vous effeuillez mes illusions.

—Ma bonne mère !... supplia Laure.

—Ma tante ! appuya Champfort, ces paroles...

—Vous vous hâtez trop de juger, ma mère ! dit à son tour Edmond.

—Laissez faire, répliqua Després d'un ton calme. Madame Privat est parfaitement excusable de me persifler un peu pour plaire à celui qui devait être son gendre, car elle ne sait pas encore que l'insolent qui vient de me provoquer, lorsqu'il aurait dû implorer mon silence à genoux, est le meurtrier de son mari.

A cette froide déclaration, tombant comme une bombe au milieu de l'assemblée silencieuse, il y eut un frisson général de stupeur. Madame Privat pâlit affreusement, tandis que Lapierre bondit de son siège et montra le poing à Després, en criant d'une voix étranglée :

—Infâme calomniateur !

—Monsieur ! disait en même temps la veuve, qu'affirmez-vous là ?

—J'affirme, madame, reprit Després avec force, que l'homme qui aspire à la main de mademoiselle Laure est l'assassin du colonel Privat.

—L'assassin de mon mari ?

—Oui, madame... à moins que celui qui organise le meurtre soit moins coupable que l'instrument qui l'exécute.

—Je ne comprends rien à tout cela, monsieur... Le colonel Privat a été tué à la tête de son régiment, comme un brave officier qu'il était : voilà ce que je sais.

—C'est vrai, madame ; mais une chose que vous ignorez, c'est qu'il a été attiré dans un guet-apens par un lâche espion qui se disait son ami.

—Attiré dans un guet-apens ?... trahi par un ami ?... Oh ! monsieur, quel abîme de malheur et de honte vous nous ouvrez là !

—Madame, répondit Després avec une tristesse grave, soyez persuadée que si le bonheur de votre chère fille n'était pas en jeu, je me refuserais à soulever le sombre voile qui cache toutes ces turpitudes ; je vous laisserais dans votre bienheureuse ignorance de ces événements ténébreux... Mais mon devoir est à lui me pousse, et, d'ailleurs, la Providence m'a chargé de punir un grand criminel : je ne faillirai pas à cette tâche.

—Monsieur aurait dû pénétrer dans cette enceinte en costume de grand justicier du Moyen-Age et escorté du bourreau et de ses aides, fit entendre la voix narquoise de Lapierre.

—Misérable ! tonna Després, oses-tu bien parler de bourreau, toi qui as fait assassiner le père de ta fiancée ; toi qui as essayé de me tuer lâchement, il n'y a pas plus de quatre jours ; toi, enfin, qui viens d'enlever à leur vieux père une jeune fille et un enfant ?... Ah ! le bourreau, il ne se dérange par pour toi, car il sait fort bien que tu iras fatalement à lui avant qu'il soit longtemps.

Un violent tumulte suivit cette sortie. Tout le monde se leva, et la curiosité fit que chacun se porta en avant. Lapierre, lui, sauta pardessus la table qui le séparait de son audacieux adversaire, et alla se heurter entre les bras tendus de Champfort et du jeune Edmond, accourus pour protéger Després.

Il écumait de rage et jurait comme un portefaix malappris.

—Gueux ! cria-t-il, forçat évadé ! oseras-tu bien répéter ce que tu viens de dire ?

—Non-seulement je répéterai mes accusations, répondit Després d'une voix très-calme, mais j'ajouterai que, non content d'avoir fait assassiner le colonel Privat, tu as exploité la tendresse filiale de son enfant dans le but de t'emparer de sa dot.

—C'est vrai ! s'écria Laure d'une voix stridente.

—Madame, au nom du ciel, reprit Lapierre, en s'adressant à la veuve, ne vous laissez pas circonvenir par un imposteur que le dépit aveugle. Cet homme me poursuit d'une haine implacable, je vous l'ai dit, et cela pour un tour d'écolier que je lui ai joué, il y a plusieurs années, en me faisant aimer d'une fillette dont il raffolait. Je vous donne ma parole d'honneur que tel est le véritable, l'unique mobile qui l'a poussé à venir ici ce soir raconter ces ridicules histoires de guet-apens et de séquestration !

J'espère que vous ne m'humilierez pas au point d'écouter un calomniateur aussi ridicule, et qu'au contraire, vous allez le faire chasser immédiatement de ce salon par vos domestiques.

Madame Privat, ahurie et ne sachant quel parti prendre, allait probablement donner dans ces sens, lorsque Champfort s'écria :

—Par le sang de mon oncle ! M. Lapierre, il n'en sera pas ainsi et vous allez bel et bien subir votre procès en présence de cette honorable compagnie. Si vous êtes innocent, qu'avez-vous à craindre ? On ne forgera pas, je suppose, des preuves contre vous, et ma tante ne se rendra qu'à l'évidence la plus indiscutable ! D'un autre côté, si les accusations d'un homme comme Gustave Després, dont je m'honore d'être l'ami, sont fondées et prouvées, pouvons-nous, ma tante peut-elle laisser des crimes aussi odieux impunis ?... Ne doit-elle pas à la mémoire de son mari, à la société, de vous faire enfin expier la trop longue série de vos forfaits ?

—Vous auriez fait un excellent homme de loi M. Champfort, car vous avocassez à merveille se contenta de répondre Lapierre. Cependant, j'espère que madame Privat ne ploiera pas la tête sous vos foudres, plus bruyantes que persuasives, et qu'elle décidera de suite si c'est moi ou M. Després qui doit sortir d'ici.

En ce moment même, Edmond était penché sur sa mère et lui parlait à l'oreille. Quand il eut fini, la veuve était fort pâle et ses yeux brillaient d'un feu singulier.

Elle entendit la dernière phrase de Lapierre, et se levant :

—Ni l'un ni l'autre ! dit-elle d'une voix ferme. Les affirmations de M. Després sont trop graves pour qu'il les ait faites à la légère ; en outre, elle se rapportent à des personnes et à des événements qui ont tenu une trop grande place dans ma vie, pour que je consente à les repasser sans examen. Je prie donc les jeunes gens qui se trouvent dans cette enceinte de vouloir bien garder les portes, afin que personne ne cherche à se soustraire au châtiement qu'il aura mérité.

L'aimable amphytrion n'avait pas fini cette énergique petite harangue, qu'un murmure approbateur courut dans l'assemblée, et qu'une vingtaine de jeunes gens se précipitèrent vers les issues du salon, où ils s'installaient résolument.

—Bien ! messieurs, reprit la veuve. Maintenant, si l'honorable compagnie ne s'y oppose pas, nous allons nous constituer en cour de justice et écouter impartialement M. Després. De la sorte, tout se passera régulièrement et nous n'aurons pas à déplorer des scènes de violence comme celle à laquelle nous venons d'assister.

—Très-bien ! très-bien ! murmura-t-on de toutes parts.

—Approchez, mesdames et messieurs.

Tous les assistants se rassemblèrent autour de Mme Privat, à l'exception d'un petit groupe de quatre personnes, dont une femme vêtue de noir, qui demeura à l'écart, et des jeunes gens installés aux portes.

Quant à Lapierre, pâle comme un cadavre, mais sombre et résolu, il regagna lentement son siège près de la table, où il demeura seul, semblable à un accusé sur la sellette.

Le misérable se voyait perdu ; mais il voulait lutter jusqu'au bout et ne pas succomber sans une petite vengeance qu'il méditait.

Cet homme avait de la bête fauve dans le caractère, et il ne faisait pas bon de l'acculer dans ses derniers retranchements.

La cour de justice, ou plutôt le tribunal extraordinaire improvisé par la veuve du colonel, étant donc constitué, cette dernière se leva et s'adressant de nouveau à l'assemblée :

—Messieurs, dit-elle, il y a parmi vous plusieurs avocats et gens de loi, infiniment plus aptes que moi à conduire l'affaire qui nous occupe ; je les charge donc tout spécialement du soin de veiller à ce que les preuves fournies par M. Després soient de celles qui ne laissent aucun doute dans l'esprit ; et, comme il faut un président pour diriger les débats qui pourraient surgir, je propose que M. le juge X***, qui nous honore de sa présence, se charge de cette besogne, qui lui est familière.

—Adopté ! adopté ! firent toutes les voix.

Un vieillard à la physionomie avenante se leva et vint s'incliner devant l'amphytrion :

—Madame, dit-il, j'accepte la délicate mission que vous me confiez ; et, bien qu'elle soit extra-légale, je la remplirai comme si j'étais réellement sur le banc judiciaire, très-heureux de vous être agréable.

Un fauteuil fut apporté et le juge X*** prit place à côté de madame Privat.

Puis Gustave Després, toujours debout en

face du tribunal improvisé, s'inclina et prit ainsi la parole, d'une voix forte :

—Monsieur le juge, madame et vous tous qui m'entendez ! Ce n'est pas, veuillez le croire, pour satisfaire une mesquine passion de vengeance, ni pour poser en chevalier redresseur de torts, que vous me voyez dans cette enceinte, interrompant les apprêts d'un solennel mariage et portant contre un homme réputé honorable la plus terrible des accusations.

—Il y a longtemps qu'une saine philosophie, éclosée sur les ruines de mon bonheur, me fait planer au-dessus de semblables petites et méprisables de pareils moyens.

—Le sentiment qui me porte à agir comme je le fais est, au contraire, de ceux que l'on ne peut repousser sans faiblesse, renier sans honte. La Providence, dont le regard mystérieux suit le criminel à travers le labyrinthe sans issue de ses forfaits, a voulu faire de moi son instrument de tardive rétribution, en me jetant sur toutes les pistes ténébreuses laissées par le grand coupable que nous avons à juger, et je faillirais à mon devoir d'honnête homme, à ma tâche de vengeur providentiel, si j'hésitais à frapper, si mon cœur se prenait à faiblir.

—Je parlerai donc sans colère et sans passion, mais aussi sans réticences et sans crainte.

Après cet exorde un peu solennel, Després se retourna à demi, jeta un coup d'œil sur le groupe où se trouvait la dame vêtue de noir, et reprit aussitôt :

—L'homme que j'accuse d'avoir fait assassiner le colonel Privat a commencé, il y a six ans, la trop longue série de ses crimes ; et c'est sur moi et une jeune fille respectable qu'il essaya, en premier lieu, ses aptitudes de traître. La nature l'avait doué d'une physionomie agréable, le diable lui avait prêté son habileté et sa puissance de fascination : le misérable en profita pour tromper mon amitié et m'enlever l'affection d'une jeune fille que j'aimais et que j'avais sauvée de la mort. Puis, non content de ce beau triomphe, il se disposait à ravir cette enfant à l'affection de ses vieux parents, lorsque je le forçai à s'arrêter pour se battre avec moi.

—Les criminels sont rarement courageux, et il est inouï que le cœur ne leur fasse pas défaut au moment du danger.

—C'est ce qui arriva pour Joseph Lapierre.

—Nous n'avions pas échangé quelques balles, sur un flot perdu et au milieu des ténèbres d'une nuit sans étoiles, que la terreur empoigna mon adversaire à la gorge et qu'il se laissa choir, feignant d'avoir été tué.

—Je l'abandonnai à son sort et, ramenai la jeune fille chez elle.

—Le lendemain, le misérable m'avait dénoncé aux autorités et j'étais arrêté sur la route de la frontière. Un mois plus tard, je partais pour le pénitencier de Kingston !

Un murmure d'indignation parcourut la salle.

—Ce n'est pas tout, reprit Després. En reconnaissant la lâcheté de son nouvel amant, la jeune fille le prit en horreur et refusa de le revoir.

—Comment se vengeait-il de ce dédain mérité ?... En répandant sur le compte de cette malheureuse des calomnies tellement atroces, qu'elle et sa famille durent quitter la paroisse et que la vieille mère en mourut de chagrin !

—Voilà le premier pas fait par Joseph Lapierre dans la voie du crime !

Un second murmure, plus accentué et plus général, gronda parmi les assistants, et plusieurs bouches féminines laissèrent échapper un mot sanglant :

—Le lâche !

—Tout cela est faux et de pure invention ! s'écria Lapierre avec force. Cet individu se moque de son auditoire, et je le mets au défi de prouver un seul de ses dires.

—Approchez, mademoiselle Gaboury, se contenta de répondre l'accusateur.

Une femme en deuil, conduite par un tout jeune homme, se détacha du groupe retiré à l'écart et s'avança jusqu'en face de madame Privat.

Arrivée là, elle souleva son voile et exposa en pleine lumière sa pâle et belle figure.

—Tout ce que monsieur vient de raconter est de la plus scrupuleuse vérité, dit-elle. Je m'appelle Louise Gaboury et je suis cette femme honteusement calomniée par Joseph Lapierre.

—Et moi, je suis le frère de cette jeune fille et je corrobore son témoignage, ajouta l'enfant qui accompagnait Louise. Demandez mon nom à monsieur Lapierre et, s'il est revenu de la stupeur que lui cause ma présence ici, lorsqu'il m'a laissé hier soir sous les verroux d'un cachot de sa maison, il vous dira que je m'appelle Georges Gaboury.

Lapierre proféra une menace incompréhensible et rebomba sur son siège, le front baigné d'une sueur froide.

—C'est bien, mes enfants, dit le juge X*** ; vous pouvez vous retirer.

Ils obéirent ; mais, en passant devant Mlle Privat, Louise se sentit attirée par une douce traction et se retourna.

—Essayez-vous ici, près de moi, ma chère demoiselle, lui dit Laure. Ne sommes-nous pas presque deux sœurs ?

Louise regarda cette belle jeune fille qui avait été si près d'être malheureuse à tout jamais, et murmura :

—Oh ! c'eût été trop dommage !

Puis elle prit place sur le siège qu'on lui offrait.

Quant au Caboulot, il regagna son coin, où l'attendaient les deux personnages qui restaient du groupe de tout à l'heure et qui n'étaient autres que nos buveurs de la nuit précédente : Lafleur et Cardon.

Le Roi des Etudiants reprit son formidable réquisitoire.

Ayant fait assister le lecteur à la conversation qui eut lieu, quelques jours auparavant, entre Després et Laure—conversation qui roula exclusivement sur les criminelles menées de Lapierre aux Etats-Unis et sa participation à l'hécatombe du régiment du colonel Privat—nous ne voulons pas nous répéter, certain que personne n'a oublié cette terrible révélation.

Nous nous contenterons de dire que le Roi des Etudiants fut implacable et que pas un fil de la sombre trame ourdie par Lapierre ne resta dans l'ombre. Il s'appliqua surtout à faire ressortir le machiavélisme odieux employé par l'ancien espion pour circonvenir Mlle Privat ; il exposa à l'assistance émue tout ce qu'il y avait de grand dans le dévouement de cette fière jeune fille, sacrifiant son bonheur à la mémoire de son père, imposant silence à son instinctive répulsion et épousant un homme détesté, pour empêcher qu'un soupçon planât sur la tombe de ce vénéré père. Puis, résumant et condensant le dramatique exposé qu'il venait de faire, il termina par une foudroyante péroraison, dont les dernières phrases furent celles-ci :

—Vous me demandez des preuves contre l'abominable scélérat qui est aujourd'hui courbé sous la main vengeresse de Dieu ?... Ces preuves, mesdames et messieurs, je pourrais me dispenser de vous les donner, car la seule attitude du coupable, le remords qui se traduit sur sa figure par une pâleur morbide, ses réponses embarrassées, ses emportements spasmodiques, et jusqu'à cette farouche résignation dans laquelle il s'est enfin renfermé, tout cela devrait être plus que suffisant pour apporter la conviction dans vos esprits... Mais je ne veux laisser subsister aucun doute relativement aux graves accusations que je viens de jeter à la face de Joseph Lapierre, et, sans même tirer parti de l'aveu tacite de culpabilité qui ressort de ce fait que l'habile chercheur de dots a fait disparaître, ces jours-ci, tous ceux qui pouvaient témoigner contre lui, je vous mettrai sous les yeux un argument plus irrésistible, une preuve plus accablante : le propre aveu du coupable, le témoignage de sa conscience, enfin le journal où sa main criminelle et imprudente a consigné, jour par jour, ses ténébreux projets...

—C'est une petite razzia que je fis sur ce bon Lapierre, une nuit qu'il revenait du camp confédéré, où il avait lâchement vendu ses frères de l'armée du nord.

Et le Roi des Etudiants, tirant de son gilet le grand portefeuille de marocain que nous connaissons, le présenta solennellement à madame Privat.

—Lisez, madame, dit-il, et que Dieu vous donne la force d'aller jusqu'au bout !

—Misérable voleur ! hurla Lapierre, mon portefeuille !... Ah ! tu ne jouiras pas longtemps de ta victoire !

Il n'avait pas fini, qu'un coup de pistolet éclata dans le salon, suivi aussitôt d'une seconde détonation.

La panique s'empara des femmes.

Mais la fumée se dissipa vite et la voix sonore de Després domina tous les bruits :

—Ce n'est rien, mesdames, dit-il : c'est l'assassin du colonel Privat qui vient de se faire justice, après avoir commis sur moi une seconde tentative de meurtre.

En effet, chacun put voir le misérable Lapierre étendu, sanglant et immobile, sur le parquet.

Ce fut Cardon qui, du fond de la salle, prononça son oraison funèbre, rigoureusement condensée en cette seule phrase :

—Tout est bien qui finit bien !

EPILOGUE

Trois mois plus tard, par une belle matinée de septembre, les cloches de la cathédrale de Québec sonnaient à toutes volées et l'immense nef de la vieille église s'emplissait d'une foule d'élite.

On célébrait, ce jour-là, deux mariages *fashionables*, et les curieux qui stationnaient sous les portiques échangeaient maintes observations sur les circonstances dramatiques qui avaient amené ces mariages.

On se disait bas à l'oreille qu'une des deux fiancées, la richissime fille de Mme Privat, avait été sur le point, quelque temps auparavant, d'épouser un audacieux bandit qui lui avait complètement tourné la tête... La noce était ordonnée et l'on se disposait à aller prononcer le *oui* solennel en face du prêtre, quand apparut soudain un inconnu qui révéla sur le compte du futur époux des choses si épouvantables, que ce dernier en tomba mort de confusion...

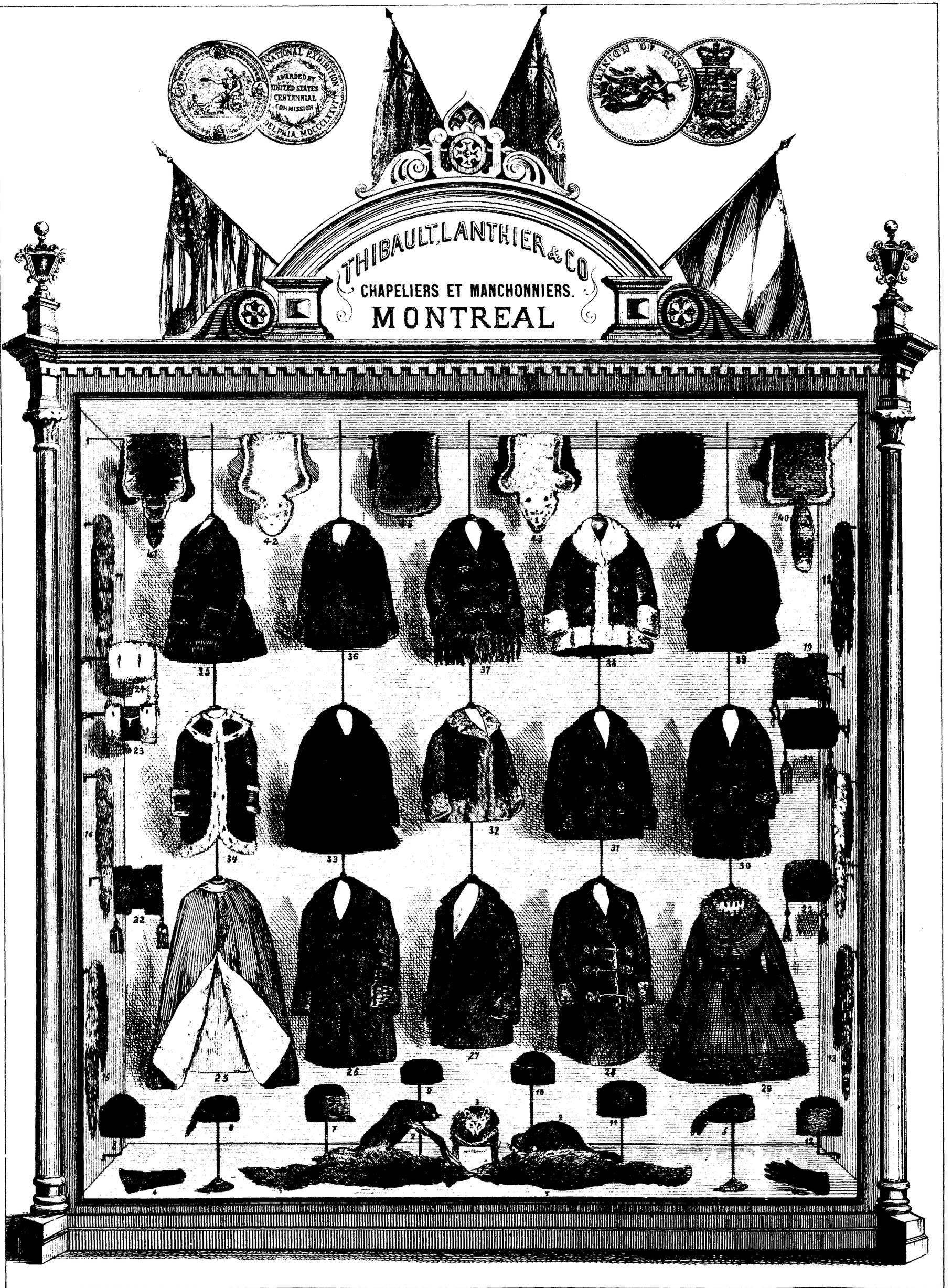
Et l'on ajoutait d'un air mystérieux que l'autre *marriage* avait aussi dans son passé certain épisode terrible que l'on ne connaissait pas bien, mais où, à coup sûr, il y avait eu mort d'homme...

Bref, on caquetait méchamment, comme les badauds savent le faire, quand ils s'en donnent la peine.

Heureusement, l'arrivée du cortège nuptial changea le cours de ces charitables conversations et mit fin aux bienveillantes remarques qui les émaillaient.

Les lourds carrosses défilèrent un à un le long des grilles qui bordent le terre-plein, en face de la cathédrale, déposant sur le trottoir de pierre blanche leur joyeuse cargaison de femmes éblouissantes et d'hommes en costumes de gala.

Toute cette brillante compagnie s'engouffra sous les arceaux des portes grandes ouvertes et



ÉCHANTILLONS DE FOURRURES EXPOSÉES À PHILADELPHIE PAR MM. THIBAUT, LANTHIER & CIE, MONTRÉAL.

s'éparpilla dans les bancs de chêne, alignés deux par deux sur le pavé de la vaste nef.

Seuls, les mariés, escortés de leurs garçons et filles d'honneur, s'avancèrent jusqu'à la balustrade du choeur et prirent place sur des fauteuils luxueux, installés à leur intention.

Puis l'orgue fit entendre ses graves harmonies, le prêtre ses avertissements non moins graves... et, au sortir de l'église, Laure Privat était devenue madame Champfort, et Louise Gaboury la... *Reine des Etudiants!*

Au moment où le cortège s'ébranlait pour retourner à la Canardière, Lafleur et Cardon, qui étaient de la noce et faisaient bonne contenance dans leurs habits à queue, échangeèrent les réflexions philosophiques suivantes :

— Ce que c'est que de nous, mon pauvre Lafleur, et comme, dans ce monde borné, les petites causes peuvent amener de grands effets!

— Comment l'entends-tu, illustre Cardon?

— Tu vas voir : suis bien mon raisonnement.

— Je ne le quitte pas d'une semelle.

— N'est-il pas vrai que si nous n'avions pas été ivrognes comme doivent l'être d'honnêtes étudiants, nous n'aurions pas fait la connaissance de la mère Friponne?

— C'est indubitable. Ensuite?

— N'est-il pas également vrai que, sans cette connaissance de la mère Friponne, nous ne serions pas allés chez elle le soir où Després y fut jeté à fond de cave?

— Je te concède cela. Poursuis.

— N'est-il pas même à présumer que, nous absents, Gustave n'aurait pu s'échapper et, par conséquent, arriver à temps pour empêcher Lapière d'épouser Mlle Privat?

— C'est plus que probable. Quelle est ta conclusion?

— Ma conclusion, ami Lafleur, c'est qu'*à quelque chose arkhisky est bon!*

Et le facétieux étudiant, qui s'était donné tout le mal du monde pour en arriver à cette atroce parodie d'un aphorisme célèbre, se prit à réfléchir profondément.

Lafleur fit de même, tout en machonnant d'une voix distraite son *grand-père Noé*.

La noce filait toujours, soulevant sur son passage l'aveuglante poussière des rues de Québec.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

FIN

A PROPOS D'UN VOLUME

Le hasard ayant, l'autre jour, sous la douce figure d'un client, déposé dans ma bourse un dollar tout neuf, vous concevez qu'il ne devait pas y séjourner longtemps, surtout à cette époque où les affiches de de la rue nous invitent, avec des lettres longues comme le bras, soit au concert ou à la comédie.

J'avais donc laissé mon bureau, et je montais les hauteurs de notre promontoire, lorsqu'à un détour de la route, mon regard tomba sur une vitrine de libraire, où les œuvres de Louis Veuillot et de Frédéric Azanam, élevées en pyramide, faisaient stoïquement voisinage avec celles de Félix Pyat et de Victor Hugo.

Je relisais, curieux, quelques titres qui me sont familiers, quand j'aperçus celui-ci : "Les Québécoises," recueil de poésies, par W. Chapman.

Ce fut comme un coup de baguette magique : la fibre nationale vibra en moi.

Alléché par le titre, oubliant théâtres et comédies, j'entrai chez le marchand de livres ; et une minute ensuite, je devenais propriétaire des "Québécoises" moyennant mon dollar, juste prix du volume.

Je n'eus pas lieu de regretter mon acquisition ; car ce recueil de poésies me valut une heure charmante, dont je me souviens encore et que je n'oublierai jamais.

Pour moi, comme pour vous, lecteurs, la poésie est une force dominante qui élève et séduit l'imagination.

Soit qu'elle chante l'oiseau dans les bleds, ou l'aigle volant au soleil ; soit qu'elle s'agenouille au pied du riche mausolée, ou près de l'humble croix noire, dernière et sublime invocation du pauvre sur la terre ; soit qu'elle exalte la vertu, ou flagelle le crime, toujours elle élève l'âme, l'emporte, sur ses ailes de feu, vers des horizons inconnus, pour la ravir au ciel, où sont les anges, entonnant, sur des harpes d'or, l'hozanna éternel.

La poésie plane sur le monde ; plus que cela, elle coule en lui à pleins bords et l'anime de ses effluves divines.

En effet, n'avons-nous jamais songé à la place immense que tient la poésie dans l'humanité ?

N'est-ce pas elle qui, du berceau à la tombe, soutient l'homme, relève sa volonté, et vaine ses désespoirs, lui montre dans

les lointains brumeux de l'avenir le royaume du beau, du vrai et du bien !

Toutes choses, ici-bas, possèdent une teinte poétique, comme la fleur ses parfums odorants : la religion, le travail, jusqu'à l'adversité qui nous poursuit depuis l'aurore jusqu'à la chute du jour.

Nous devons donc nous incliner d'admiration devant ces ouvriers de la pensée, ces interprètes sublimes qu'on appelle poètes, c'est-à-dire hommes divins, vers qui Dieu s'incline du haut de son ciel, et se dévoile, en quelque sorte, par leurs lèvres inspirées.

Tels furent Salomon, auteur du "Cantique des cantiques" ; Dante et le Tasse, en Italie ; Klopstock, en Allemagne ; Loufellow, en Amérique ; Milton, en Angleterre ; Chénier et Lamartine, en France.

Après cette courte mais pardonnable digression, permettez-moi, lecteur, de revenir au volume qui fait l'objet de notre entretien.

En réunissant, dans un tout harmonieux, les strophes éparses qu'il avait composées, M. Chapman a fait là une belle œuvre, œuvre méritoire, qui lui assure une place honorable dans le cénacle où Pont si bien précédé les Crémazie, les Fréchette et les Lemay.

Une autre raison pour laquelle j'ai applaudi à l'avènement de ce beau livre est celle-ci : lorsque je vois paraître un volume, signé d'un concitoyen, surtout en Canada où la littérature rapporte de si minces profits, je ne puis cacher mon admiration et mon respect pour l'auteur.

En effet, voici un homme qui, de lui-même, s'est enfermé chez lui, seul avec son âme. Il a pâli sur ses livres, modelé ses pensées, travaillé son style comme l'or au creuset, poli sa phrase, déversé sur ces feuilles blanches le fruit de longues études, pendant que nous autres nous allions à nos plaisirs et à nos joies.

Et pour récompense à un si noble travail, nous passerions, silencieux, devant ce monument fait de chaudes inspirations et de sympathies divines, sans rendre hommage au talent et à l'intelligence !

Non, il n'en peut être ainsi de celui qui sait ce qu'il faut de persévérance, comme l'a si bien dit Emile Souvestre, pour broder le vêtement dont on habille sa pensée, en arrangeant le moindre pli, en franger les contours.

On reconnaît, de suite, en lisant ce livre de M. Chapman, le chrétien austère qui a retrempé ses chastes élans au sein du catholicisme le plus orthodoxe ; et c'est avec raison que chacun peut dire de lui ce que Charles Nodier disait de l'immortel Turquet : "qu'il est allé prendre sa lyre aux murailles du sanctuaire."

Nous lui en faisons notre plus sincère compliment, et Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi de nos poètes canadiens !

Car il faut bien y penser, la tâche du poète est un apostolat, apostolat plein de sublimité et de grandeur.

Ayant une mission à remplir, la vérité à faire connaître, des principes à proclamer, le poète ne doit pas séparer la cause qu'il défend de celle du prosateur, ou de l'homme de la tribune.

Si nous nous inclinons devant Bossuet et Fénelon enseignant les peuples et les princes dans les basiliques, au sein des chapelles royales, nous n'avons pas moins d'admiration pour Racine puisant dans la Genèse le thème de ses tragédies, où le sublime se mêle, dans une sainte alliance, aux principes de haute morale et d'enseignements divins que le Christ est venu ratifier sur la terre, après les avoir décrétés au milieu des foudres du Sinai.

Jusqu'à la fin des siècles, on reliera les œuvres de ces grands maîtres dans l'éloquence et la poésie, et l'entraînement des uns ne nuira pas à la sublimité des autres.

Nos poètes, s'ils veulent s'en donner la peine, pourront cueillir sous le ciel du Canada mille traits d'héroïsme dignes de leurs lyres et de leurs chants.

Qu'ils se rappellent que notre pays, pays de liberté s'il en fût jamais, doit ses plus belles couronnes aux hommes de Dieu qui versèrent leur sang le plus pur afin de greffer sur le sol canadien la croix qui

sauva le monde et déverse encore en lui la sève de son éternelle fécondité.

Sans prodigier leur muse à des scènes d'une morale douteuse, nos poètes iront, de plus, s'inspirer au pied de nos monuments, sur le bord de nos lacs, au sein de nos vastes solitudes, ou dans la poudre de nos annales et de nos bibliothèques.

Revenons maintenant au mérite littéraire de M. Chapman.

N'ayant aucunement la prétention de poser ici en critique, j'avertis d'avance le lecteur que je n'ai pas lu ce recueil avec l'intention d'en relever les erreurs ou les défauts.

D'ailleurs, le voudrais-je que je ne le pourrais pas ; car l'espace assez considérable déjà pris me fait une loi de bientôt finir.

J'ai lu cette œuvre en amateur et animé de bonnes dispositions pour l'écrivain : il a répondu parfaitement aux sentiments et aux opinions qui m'animent : c'est là tout ce que je voulais.

Il peut se faire qu'au cours de certaines pièces ne brille pas toujours cette action soutenue des maîtres en poésie.

Mais dans les morceaux de résistance, on remarque certainement une ampleur de style qui dénote un esprit cultivé ; la cadence est harmonieuse, le rythme exact, la mesure observée avec scrupule, et l'élévation des pensées n'y fait jamais défaut.

On est heureux de la perfection et du fini de certaines pièces, surtout quand on songe que de si puissantes dispositions se révèlent dans le livre d'essai d'un jeune et distingué compatriote.

Je ne peux, en finissant, résister au désir de citer quelques vers de la pièce intitulée : "Carillon," afin de prouver au lecteur que ces louanges à M. Chapman sont justes et impartiales :

Pour peindre ce combat olympique, géant.
Il faudrait le pinceau du grand peintre flamand.
Tonnant comme la voix de l'Océan qui monte.
Le canon dans les rangs vomit des flots de fonte.
Au souffle du clairon qui fait tressaillir l'air.
Chaque drapeau frémit ; le fer heurte le fer ;
Et les cris des mourants dominent la fanfare.
Là-bas, c'est un vaisseau qui, troué d'un boulet,
Sous les flots frémissants s'enfonce et disparaît.
Tout près, c'est un blessé qui sur les morts se traîne.
De longs ruisseaux de sang dégorgeant sur l'arène
Le ciel est estompé par les feux du combat.
Montealm s'expose encor comme un simple soldat,
Et l'héroïsme enfamme, illumine sa face.
Les guerriers des deux camps sont sublimes d'audace ;
Mais petit à petit l'Anglais perd du terrain.
Et bientôt écrasé par nos soldats d'airain.
Dans la fuite voyant le suprême refuge,
Il retraite en jonchant la paille d'un déluge
De morts et de mourants dont les lugubres voix
Vont d'échos en échos gronder au fond des bois.

Comme description, ceci est très-bien, suivant nous.

Et combien d'autres strophes de ce livre pourrions-nous citer !

D'ailleurs, la couronne que décerna naguère l'Université-Laval à M. Chapman est le plus bel hommage que le jeune poète puisse envier.

En finissant, nous n'avons qu'un conseil à donner à l'auteur.

C'est de poursuivre sans relâche la carrière qu'il a embrassée. Un brillant avenir sourit à sa muse.

Sa nature de poète, la verve qui anime et réchauffe ses chants, son coup d'œil de penseur, en constituent la plus certaine garantie.

PHILÉAS HUOT.

St. Roch, Québec, décembre 1876.

LA VITRINE DE MM. THIBAUT, LANTHIER & CIE.

Une de nos gravures, cette semaine, représente la vitrine de notre fameuse maison canadienne, Thibault, Lanthier & Cie., contenant les fourrures qu'elle a exposées à Philadelphie, et qui lui ont valu les médailles canadienne et américaine. Une visite à leur établissement, No. 271, rue Notre-Dame, est très-intéressante, même pour les personnes qui n'y vont que par curiosité ; leur étalage est si complet et si artistement disposé.

Au rez-de-chaussée se trouve d'abord le magasin, superbement monté et garni des fourrures les plus précieuses, et des confections les plus élégantes. Au fond, l'on passe dans une chambre d'étalage (show-room), et sur le même étage, les dames ont un salon meublé avec goût, et orné de

glaces, où elles peuvent essayer les manteaux, etc. L'étage suivant contient la réserve de l'immense stock de MM. Thibault, Lanthier & Cie., tandis que le troisième ressemble à une ruche d'abeilles. On y voit cinquante ouvriers et ouvrières, occupés à confectionner, sous une habile direction, les divers articles de fourrures. Malgré la dureté des temps, cet atelier est non-seulement constamment employé le jour, mais a dû prolonger les heures de travail jusqu'à dix et onze heures du soir, tous les jours, depuis le 1er octobre.

La maison Thibault, Lanthier & Cie. est la première maison canadienne qui ait fait le commerce de fourrures avec la Russie. Ces messieurs ont compris ce que leur vaudrait l'achat sur les lieux des peaux de choix ; et ils se sont ainsi assurés d'une collection de fourrures telles qu'il ne s'en était jamais encore vue en Canada. Leur mouton de Perse, ermine royale, zibeline, martre, etc., sont de très-belle qualité. Cette maison correspond aussi avec le célèbre manchonnier Michelet, de Berlin, qui fournit aux cours de l'Europe, ainsi qu'avec les premières maisons de la France et de l'Angleterre. Ces relations étendues et variées leur permettent de pré-entrer les patrons les plus nouveaux, et d'introduire les nouvelles modes en Canada, presque en même temps qu'elles paraissent en Europe. Nous donnons la liste des objets représentés dans la gravure :

- No. 1 Renard argenté.
- " 2 Jeune castor du Canada.
- " 3 Matte renards croisés.
- " 4 Gants Shetland seal pour hommes.
- " 5 Chapeaux russes en velours, garniture queues de martre de Russie.
- " 6 Chapeaux normands en velour, garniture de visons du Canada.
- " 7 Casques loutre du Canada, dessus en seal.
- " 8 Casque loutre de mer, dessus en Shetland seal.
- " 9 Casque en seal avec bande pour enfant.
- " 10 Casque en seal avec bande pour jeunes gens.
- " 11 Casque en vison du Canada, dessus en seal.
- " 12 Casques castor Sorokomonsky, dessus en seal.
- " 13 Boa martre zibeline de Russie.
- " 14 Boa en ermine royale.
- " 15 Boa renard argenté.
- " 16 Boa vison du Canada.
- " 17 Boa Alaska naturel.
- " 18 Boa Shetland seal.
- " 19 Manchon en seal, garniture de martre Alaska.
- " 20 Manchon renard argenté.
- " 21 Manchon martre zibeline royale de Russie.
- " 22 Manchon soie, garniture de renard argenté.
- " 23 Manchon soie, garniture d'ermine royale.
- " 24 Manchon ermine royale.
- " 25 Manteau d'opéra en soie doublé en fourrure et garniture d'ermine royale.
- " 26 Capot loutre du Canada, garniture de loutre de mer.
- " 27 Capot Shetland seal, garniture loutre de mer.
- " 28 Capot Shetland seal.
- " 29 Manteau parisien en soie, garniture de renard argenté.
- " 30 Manteau seal, 36 pouces de long, d'un nouveau goût.
- " 31 Manteau loutre piquée et teinte.
- " 32 Manteau Shetland seal, garniture de chinchilla.
- " 33 Manteau Shetland seal, garniture de loutre de mer.
- " 34 Manteau en soie d'un nouveau goût, garniture d'ermine royale.
- " 35 Manteau en seal, garniture de loutre du Canada.
- " 36 Manteau de seal du Sud.
- " 37 Manteau en vison du Nord, garniture queues de visons.
- " 38 Manteau en seal du Sud, garniture de grèbe.
- " 39 Manteau en Shetland seal, garniture de castor argenté de la Russie.
- " 40 Matte en renard rouge.
- " 41 Matte en chat sauvage.
- " 42 Matte en renard blanc.
- " 43 Matte en renard argenté.
- " 44 Dessous de selle en ours noir.
- " 45 Matte en carcajou.

CE QU'EN DISENT LES MÉDECINS.—" Un de mes malades, qui souffrait depuis quelque temps des hémorroïdes, commença à prendre le RÉNOVATEUR DES MONTAGNES VERTES.—J'observai ses effets, et puis dire que je le considère comme un remède d'une valeur incalculable contre cette cruelle maladie. Dans plusieurs phases aussi de difficulté Dyspeptique, il a, à ma connaissance, rendu d'importants services. " BENJ. SEATON, M. D., Sutton, P. Q."

ENIGMES, CHARADES, &c.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE No. 45 (23 NOV.) DE "L'OPINION PUBLIQUE."

CHARADE

No. 19.—Orange. " 20.—Fouillard.

ÉNIGME

No. 20.—Glace.

MOTS CARRÉS

No. 21

L O U I S
O B L A T
U L E M A
I A M B E
S T A E L

No. 22

D R A P
R O U E
A U B E
P E E L

ANAGRAMMES

NOMS ET PRÉNOMS

- No. 1.—Marie-Antoinette. No. 2.—Nabuchodonosor. No. 3.—Rémus. No. 4.—Jean. No. 5.—Agar. No. 6.—Circé. No. 7.—Gérard. No. 8.—Coriolan. No. 9.—Isabelle. No. 10.—Térence. No. 11.—Louise. No. 12.—Saint-Cloud. No. 13.—Ernestine. No. 14.—Sidonie. No. 15.—Pauline. No. 16.—Marc-Aurèle. No. 17.—Ovide. No. 18.—Soliman. No. 19.—Jacques. No. 20.—Robinson Crusoe. No. 21.—Valentin. No. 22.—Emmanuel. No. 23.—Esmeralda. No. 24.—Mellé. No. 25.—Montlosier. No. 26.—Cicéron. No. 27.—Socrate. No. 28.—Junon. No. 29.—Giselle. No. 30.—Estelle. No. 31.—Alcide. No. 32.—Irène.

RÉPONSES AUX ÉNIGMES, ETC., DU NO. 47, DU 7 DÉC. 1876

CHARADES

No. 21.—Début. No. 22.—Guéret.

LES SURPRISES

C L I O

LES CONVIVES JALOUX

Il leur faudrait cent dix ans et quelques mois pour qu'ils prissent leurs repas tous les jours ensemble sans jamais se placer deux fois de la même manière.

On se rendra compte aisément de ce chiffre en commençant par trois personnes au lieu de huit : MM. A, B, C.

Elles peuvent se mettre à table de six manières différentes que voici : A, B, C ; A, C, B ; B, A, C ; B, C, A ; C, A, B ; C, B, A. Il n'y pas d'autre arrangement possible.

Survient un quatrième convive, D. Il pourra se placer en tête de chacun des arrangements précédents, puis entre les deux premières personnes, puis entre les deux dernières, et enfin à la queue. Ainsi, A, B, C deviendra D, A, B, C ; A, D, B, C ; A, B, C, D.

Ce qui donne quatre manières pour chacun des six arrangements ternaires : six fois quatre font vingt-quatre arrangements.

Une cinquième personne se présente, E. Elle pourra prendre successivement cinq positions différentes dans chacun des vingt-quatre groupes de quatre. Ainsi, A, B, C, D deviendra E, A, B, C, D ; A, E, B, C, D ; A, B, E, C, D ; A, B, C, E, D ; A, B, C, D, E. Cinq fois vingt-quatre font cent vingt arrangements.

Avec un sixième convive, F, prenant successivement six positions dans chacun des cent vingt-quatre arrangements précédents, on aura sept cent vingt manières différentes ; avec un septième, G, on en aura sept fois sept cent vingt, ou 5,040 ; enfin, avec un huitième, H, prenant huit positions dans chacun des 5,040, on aura 40,320 manières différentes. Ce nombre, divisé par les 365 jours de l'année, aboutit bien aux cent dix ans et quelques mois qui ont stupéfait nos dîneurs.

Tout ce qui précède est élémentaire, mais peut intéresser beaucoup de personnes qui n'ont point fait d'études en mathématiques et qui ne se doutent pas de la croissance rapide du nombre des arrangements que l'on peut faire entre les objets, à mesure que s'accroît le nombre de ces objets. Ainsi, en admettant un neuvième convive, il faudrait 994 ans pour épuiser la série des arrangements à table. La vie des patriarches n'y aurait pas suffi.

L'espace nous manque pour donner les noms des personnes qui ont envoyé des réponses conformes aux deux dernières séries de questions.

ETRENNES! ETRENNES!!

Articles de Paris et de Bethléem.

Les soussignés offrent en vente, à l'occasion des Fêtes de Noël et du jour de l'An, un magnifique assortiment de livres de prières, dans tous les genres de reliures, riches et ordinaires, et livres d'histoire illustrés avec jolis reliures.

AUSI COMME NOUVEAUTÉS :

Bonbonnières, Boîtes à gants et à mouchoirs, formes variées et quelques-unes d'une grande richesse. Albums, etc., etc., etc.

DE BETHLEEM :

Crucifix en nacre, avec chemin de la croix et reliques de la terre sainte. Chapelets en nacre, engrains-d'olivier et autres, le tout à très-bas prix. Une visite est respectueusement sollicitée.

FABRE & GRAVEL, 219, RUE NOTRE-DAME.

BRASSERIE

GEO. BRUCKERT

22, RUE FORTIFICATION

MONTREAL.

Les amateurs de bonne Bière (Lager Beer) sont invités à visiter cet établissement.

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

F. X. LE CAVALIER & CIE.

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES SECHES

FRANÇAISES, ANGLAISES et AMÉRICAINES

EN GROS ET EN DÉTAIL

203, Rue St. Laurent, coin de la rue Mignonne MONTREAL.

LA MAISON F. X. LE CAVALIER & CIE. avantageusement connue, vendra à des prix considérablement réduits, à l'occasion des Fêtes du jour de l'An et Noël, les articles les plus nouveaux pour Dames et Messieurs. Les marchandises achetées dans cette maison sont garanties. Le bon marché et la qualité des étoffes engageront les familles à venir visiter l'établissement des soussignés.

F. X. LE CAVALIER & CIE.

CORNICHES & ROULEAUX

POUR RIDEAUX

BARRES D'ESCALIERS

A PRIX REDUITS AVANT L'INVENTAIRE

AUSI : Un assortiment considérable d'USTENSILES DE CUISINE MARBRÉS (nouveau façonnés), à l'épreuve du feu.

L. J. A. SURVEYER,

Marchand de Quincailleries

524, RUE CRAIG

MONTREAL.

Etrennes! Etrennes! Etrennes!

JOLICÉUR & FRÈRE

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES SECHES

No. 231, RUE ST. LAURENT

Façade du Magasin peinte en noir

MONTREAL.

Pour les Fêtes de Noël et du jour de l'An, la maison JOLICÉUR & FRÈRE, avantageusement connue, vendra, avec réduction de prix, une quantité d'articles de haute nouveauté et de première mode. Les familles sont respectueusement invitées à visiter les vastes magasins des soussignés, où elles trouveront le bon, le beau et le meilleur marché possible.

JOLICÉUR & FRÈRE.

NOEL ET JOUR DE L'AN.

J. BISAILLON

PERRUQUIER, BARBIER

MANUFACTURE DE

Perruques, Braids, Couettes, Etc.

205, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

On trouvera dans la maison BISAILLON toutes sortes d'ouvrages en cheveux à des prix très-modérés. Parfumeries des premières fabriques de Paris et Londres. Savons d'odeur de premier choix. Brosses à dents, à cheveux et à ongles. Peignes d'ivoire, d'écaillé et de corne à l'usage des Dames et Messieurs; en un mot, tout ce qui concerne les objets de toilette, etc., etc., etc. Chambres de Bain pour Dames et Messieurs.

Fêtes de Noël et du Jour de l'An.

GRAVEL & FRÈRE

IMPORTATEURS

COIN DES RUES CRAIG et ST. LAURENT

MONTREAL.

LA MAISON GRAVEL & FRÈRES vient d'importer d'Europe, à l'occasion des Fêtes de Noël et du jour de l'An, un grand assortiment de Liqueurs fines, Vins et Brandy, le tout venant de France, Genièvre, etc., etc. Huiles d'Olive de qualité supérieure. Sardines, Anchois, Fromage de Gruyère. Conserves alimentaires en général. On trouvera aussi les Epicerias de choix. Fruits secs et Biscuits de tous genres. Une visite est sollicitée. Les prix sont exorbitamment réduits.

Etrennes! Etrennes! Etrennes!

PAQUETTE & BOISSEAU

Successeurs de J. B. DUFORT

Importateurs et Marchands de Nouveautés

237, RUE ST. LAURENT

MONTREAL.

Les soussignés ont importé d'Europe un très joli choix d'articles de modes et nouveautés de tous genres. Ils ont l'honneur d'inviter respectueusement les Dames et Messieurs à visiter leurs magasins. On y trouvera les Soieries Françaises, Alpagas noirs, Étoffes à robes, Gants de kid Brouillon, Corssets très-bien conditionnés, etc., etc. Cravattes de la plus haute nouveauté, Gants, Tweeds et Draps pour Messieurs. Les ventes se font à prix très-réduits.

PAQUETTE & BOISSEAU.

MANUFACTURES FRANÇAISES

D'ORNEMENTS D'EGLISE

220, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

COUZALOU & BEULLAC

Dépôt de STATUES et Vitraux des Établissements Artistiques de BAR-LE-DUC (France), approuvés par Notre Saint-Père le Pape Pie IX, bref du 5 Mai 1865.

SUCCURSALES :

LYON, PARIS, METZ, BRUXELLES, LONDRES ET MONTREAL.

Riches Cadeaux Religieux pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Jour de l'An 1877.

MAISON NATIONALE

VICTOR TRUDEL

No. 77, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

LA MAISON VICTOR TRUDEL a l'honneur d'importer aux Familles et sa clientèle en général qu'à l'occasion des Fêtes de Noël et du jour de l'An, elle a importé des articles d'Épicerias de choix, Vins de Champagne et Bordeaux, Vins de St. Émile, Liqueurs fines, Cognacs supérieurs, Fruits, Conserves alimentaires, le tout provenant des meilleurs maisons de France.

M. VICTOR TRUDEL fera des efforts pour satisfaire les personnes qui l'honoront de leur confiance.

Améliorations et Agrandissement.

LES AFFAIRES QUE LA MAISON

A. PILON & CIE.

à faire cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX fabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.

Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs.

Plus d'encombrement et de futilité à redouter. Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude.

Il y a 100 commis et modistes dans la maison. Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.

Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province.

Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus. Nous voulons qu'il soit dit par tout le monde, qu'en effet nous donnons toutes nos marchandises.

Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.

Nous tenons le vrai magasin des familles.

Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES,

Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie,

CHAPEAUX, ROBES,

Manteaux et Hards Faites,

à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de train avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Couturières en dehors travaillant continuellement pour les ordres.

Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

A l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON.

JOS. R. DUCHESNEAU.

7-37-52-57

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMEY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

MAGASINS A LOUER.

DEUX MAGNIFIQUES MAGASINS,

No. 9 ET No. 11, RUE BLEURY,

A LOUER.

Ces deux Magasins sont chauffés par la vapeur, et l'un est pourvu de tablettes, tiroirs, etc., convenables pour un Magasin de tailleur ou de modiste. S'adresser à

G. B. BURLAND.

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez : W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS, WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE.

* On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate. — Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants. — Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate. — Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate. — Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate. — Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate. — Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers. — Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, admi-nistrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton. — La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Erysipèles, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith. — Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse- sance du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médicines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.)

MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEBRABAT